# HISTOIRE

# ILLUSTRÉE

# DE LA VERGE

HISTOIRE
ILLUSTRÉE
DE LA
VIERGE

JUNTA DELEGADA
DEL
TESORO ARTÍSTICO

Libros depositados en la
Biblioteca Nacional

Procedencia
F Madrazo

N.° de la procedencia
Daza

Mad: /815

HISTOIRE ILLUSTRÉE

DE

# LA VIERGE

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.

Claudius Jacquand pinx.

Baudran sculp.

# COURONNEMENT DE LA VIERGE.

ÉGLISE DE St PHILIPPE DU ROULE.

# HISTOIRE ILLUSTRÉE

DE

# LA VIERGE

PAR


## L'ABBÉ FÉLIX MASSARD

Licencié en théologie, licencié ès lettres, Chanoine honoraire, du clergé de Paris


ILLUSTRATIONS

D'APRÈS

## CLAUDIUS JACQUAND

REPRODUCTION DES PEINTURES MURALES DE L'ÉGLISE SAINT-PHILIPPE DU ROULE A PARIS

Gravées sur acier d'après la photographie

PAR BAUDRAN

---


PARIS

LEBIGRE DUQUESNE FRÈRES, ÉDITEURS

16, RUE HAUTEFEUILLE

1866



Tous droits réservés.

G3814

ARCHEVÊCHÉ
DE PARIS.

Paris, le 15 janvier 1866

MONSIEUR,

Mgr l'Archevêque a reçu le magnifique ouvrage que vous lui avez si gracieusement offert, et il me charge de vous en exprimer ses meilleurs remercîments.

On retrouve dans cet *Album religieux* le souvenir des principales circonstances de la vie de la très-sainte Vierge. Il est la reproduction des peintures dont un artiste plein de talent et de foi a décoré l'une des plus belles chapelles de Paris.

Permettez-moi de vous dire, monsieur, que vous avez été bien inspiré en essayant de propager cette œuvre d'art.

Le texte remarquable qui accompagne ces beaux dessins fait de votre ouvrage une véritable vie de la sainte Vierge, dont la lecture sera certainement, pour les âmes pieuses, pleine de charme et d'édification.

Je suis heureux, monsieur, d'avoir à vous féliciter au nom de Sa Grandeur; et je vous prie d'agréer, à cette occasion, mes bien respectueux sentiments.

DE CUTTOLI,

*Chanoine, secrétaire particulier de Monseigneur.*

*Copie certifiée conforme.*

ARCHEVÊCHÉ
DE BORDEAUX.

Bordeaux, le 9 mars 1866.

MESSIEURS,

L'exemplaire de l'*Histoire illustrée de la sainte Vierge*, dont vous avez bien voulu me faire hommage, m'est parvenu peu après mon arrivée à Paris, au mois de janvier dernier.

Je n'ai pu répondre sur-le-champ à la lettre qui accompagnait ce beau livre; mais je ne l'ai pas perdue de vue et je tiens à vous en remercier.

Texte et gravures, j'ai tout apprécié.

C'est un sujet pieux entre tous que celui que M. l'abbé Massard a traité et je ne saurais trop louer un pareil choix. L'onction et la science se mêlent dans ces pages et l'intérêt se soutient; chaque chapitre est une scène touchante et grandiose. Je suis persuadé que les fidèles ne liront pas cet ouvrage sans un nouveau et plus vif sentiment d'admiration et d'amour pour la très-sainte Vierge.

La reproduction en gravure sur acier des fresques de Claudius Jacquand, à l'église Saint-Philipe-du-Roule, est une heureuse idée : vous avez bien fait, Messieurs, de vous adresser aux goûts artistiques de notre siècle et, encore mieux, de leur donner pour aliment des peintures chrétiennes applaudies de tous les connaisseurs.

Recevez, messieurs, avec mes félicitations, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

FERDINAND CARDINAL **DONNET**,
*Archevêque de Bordeaux.*

*Copie certifiée conforme.*

# PRÉFACE

Il est un nom, que balbutie l'enfant au berceau, que murmure le mourant à son dernier soupir. Nom, que l'enfant invoque au moment du danger, que le jeune homme prononce au milieu des orages de son cœur, que le vieillard ne se lasse jamais de redire.

Il est un amour qui entre en nous avec l'existence, qui fait la passion de notre enfance, le calme de notre jeunesse, le charme de notre âge mûr, la consolation de notre vieillesse.

Ce nom, le premier et le dernier sur nos lèvres, cet amour, le premier et le dernier dans nos cœurs, c'est le nom, c'est l'amour de notre mère.

Il est un autre nom, il est un autre amour aussi cher aux lèvres et

au cœur du chrétien, parce que c'est le nom d'une mère aussi, notre mère des Cieux.

Ce nom céleste, nos mères de la terre nous ont appris à le bégayer sur leurs genoux et entre leurs bras. Ce nom béni, nous le répétons dans les tentations et les dangers de la jeunesse, dans les douleurs et les infirmités de la vieillesse. Uni à celui de Jésus, ce nom béni adoucira les horreurs de la mort et répandra une douce clarté au milieu des ténèbres du tombeau.

Marie, tel est le nom qui depuis dix-huit siècles a inspiré tant de peintres et de poëtes, tant d'historiens et d'orateurs.

Combien de fois les poëtes n'ont-ils pas chanté les vertus de Marie, les peintres n'ont-ils pas reproduit sa douce image, les orateurs n'ont-ils pas célébré ses grandeurs, les historiens n'ont-ils pas raconté sa vie si humble et si belle!

On devrait s'arrêter après tant de chefs-d'œuvre et surtout après tant d'essais. Mais saint Bernard l'a dit non-seulement en théologien, mais en prophète : *De Marie jamais on ne saurait parler assez, De Maria nunquam satis.*

Et d'ailleurs, la piété des fidèles envers Marie ne s'arrête jamais et semble vouloir augmenter encore. Elle ne se lasse pas de contempler son image, d'entendre ses vertus, et de relire l'histoire de sa vie sur la terre.

Les intelligents éditeurs de cette nouvelle publication l'ont compris.

Connaissant les goûts artistiques de notre siècle, ils voulaient lui offrir une reproduction fidèle, par des procédés nouveaux, de ces peintures historiques et emblématiques, dont Claudius Jacquand vient d'enrichir l'église de Saint-Philippe du Roule, à Paris, et qui font l'admiration de tous ceux qui ont le sentiment de l'art chrétien.

Mais, connaissant aussi la piété des fidèles, et ne voulant pas faire une œuvre de stérile admiration, ils songèrent à fournir un

nouvel aliment à la piété de notre siècle envers Marie, en joignant à ces gravures un texte simple et court, qui reproduisît, comme elles, la vie de la sainte Vierge.

Ces désirs intelligents et pieux, nous n'avons pas hésité à les seconder de toute notre bonne volonté, et nous demandons à Marie, la mère de notre jeunesse et de notre sacerdoce, de bénir cette humble pierre, que nous apportons à l'édifice de sa gloire ici-bas; car le plus bel éloge de Marie, c'est l'histoire de sa vie.

Puissions-nous augmenter, dans une seule âme, l'amour que nous devons avoir pour Celle qui fut la Mère du Sauveur, et qui est aussi la Mère de tous les chrétiens.

# I

## IMMACULÉE CONCEPTION DE MARIE

Une femme avait perdu le monde, une femme devait le sauver en donnant le jour au divin Réparateur. Une femme avait fait entrer le péché dans le monde, une femme devait y faire entrer la réparation. Cette double vérité, dont l'une est si triste et l'autre si consolante, se trouve renfermée dans la première page de nos livres sacrés.

Dieu, avant de condamner à la douleur et à la mort la femme trop faible et trop crédule, qui s'était laissé séduire par les paroles trompeuses du serpent tentateur, annonce tout d'abord qu'une autre femme, forte comme une armée rangée en bataille, écraserait un jour et l'orgueil et la tête de ce monstre infernal : « Je placerai, dit-il au serpent maudit, une inimitié entre toi et la femme, et un jour elle t'écrasera la tête. »

Cette prophétie du Dieu de vérité, la première qu'il laissa échapper de ses lèvres divines, n'aurait pu s'accomplir si Marie eût été un seul instant sous l'empire du démon. Elle n'aurait pu vaincre celui qui déjà

l'aurait vaincue dès le premier instant de son existence. Elle n'aurait pu écraser celui qui déjà l'aurait foulée de son pied impur et souillé.

Nous ne voulons pas suivre les prophéties et les figures de l'Ancien Testament, qui annoncent la Conception Immaculée de la future Libératrice du genre humain, c'est-à-dire l'exemption du péché originel.

Nous pourrions aller sur les pas de Moïse, auprès de ce buisson miraculeux, que les flammes entourent sans le consumer, et là nous pourrions nous dire avec les docteurs de l'Eglise : Voilà l'image de Marie. Fille d'Adam, malgré la source empoisonnée dont elle sort, malgré l'air empesté qu'elle respire, malgré la contagion qui l'entoure, Marie demeure pure et immaculée au milieu des souillures. Allons contempler cette grande merveille !

Nous pourrions diriger nos pas vers la royale demeure d'un des plus puissants monarques d'Assyrie, faire paraître à nos yeux cette chaste fille d'Israël, qu'Assuérus aima plus que toutes les autres, et faire entendre à nos oreilles ravies une parole plus douce que le miel, adressée à cette jeune Esther, image vivante d'une autre reine, et plus belle, et plus pure, et plus glorieuse encore.

Un jour, pour sauver son peuple prêt à périr, prêt à devenir la proie d'Aman, son plus cruel ennemi, elle ne craignit pas de fouler aux pieds une loi honteuse pour l'épouse d'un roi. Malgré la peine de mort, portée contre l'audacieux qui franchissait le seuil du palais des monarques assyriens, elle osa pénétrer dans les profondeurs impénétrables du mystérieux palais de son royal époux.

Ce prince, sévère pour tout autre que pour elle, s'adoucit à sa vue, lui prodigua les plus tendres caresses, et, avec une bonté toute paternelle, il lui dit : « Cette loi est faite pour tous, sans exception, mais non pas pour vous, ma fille bien-aimée, mon épouse chérie. »

Mais ce n'est pas dans les saints livres, c'est dans le cœur de l'homme que se trouve la preuve la plus solide du glorieux privilége de l'Immaculée Conception de Marie.

Tous, nous avons une mère, ou, pour parler plus exactement, tous nous avons eu une mère, car combien d'hommes, hélas! à qui Dieu a trop tôt ravi ce don, le plus précieux de tous. Nous avons donc tous des

Claudius Jacquand pinx. Imp. Ch. Chardon aîné ..... Paris Baudran sc.

MIROIR DE JUSTICE

cœurs de fils, et ce sont ces cœurs de fils qui proclament l'Immaculée Conception de Marie.

S'il nous suffisait de vouloir, pour que nos mères fussent comblées de tous les dons de l'intelligence, de tous les biens de la fortune; s'il nous suffisait de désirer, pour que nos mères fussent délivrées de ce hideux cortége de maladies, de douleurs et d'ennuis, qui assiége et afflige la triste humanité, nos mères ne seraient-elles pas les plus heureuses de toutes les créatures?

Si, par impossible, nous eussions pu arracher nos mères, dès leur naissance, à la contagion du péché, à la rage du démon, ne l'eussions-nous pas fait? Une pareille question est une injure. Oh non! ce n'est pas la volonté qui nous manque, c'est la puissance. Nous voulons, mais nous ne pouvons pas.

Et qui oserait demander à Jésus-Christ s'il a voulu et s'il a pu rendre sa mère la plus pure et la plus heureuse de toutes les mères?

S'il a eu le pouvoir! Mais n'est-ce pas lui qui a peuplé le ciel de ces innombrables légions d'anges, plus pures mille fois que ces astres radieux suspendus aux voûtes du firmament? Mais n'est-ce pas lui qui, d'un peu de boue, façonnée de ses mains divines, a fait sortir le corps de l'homme, auquel il a donné une âme pure et innocente, image et reflet de lui-même?

Ne pourrait-il plus, de la boue du péché, faire sortir une créature innocente, comme il fait sortir le lis du milieu des épines? Le bras de Dieu est-il raccourci? Sa toute-puissance a-t-elle des bornes? Demander si Jésus-Christ a pu accorder à Marie le privilége d'une Conception Immaculée, c'est l'attaquer dans sa divinité même.

Il a donc eu la puissance; mais a-t-il eu la volonté?

Ici, c'est attaquer ce qu'il y a de plus délicat dans son amour de fils, et, si nous pouvons parler ainsi, dans son amour-propre de Dieu.

Jésus-Christ ne s'est pas laissé vaincre par les hommes dans ce sentiment de l'amour filial, dont il a fait l'un de ses premiers préceptes. Jésus-Christ n'a pas eu pour sa mère moins d'amour que nous n'en avons pour les nôtres.

Jésus-Christ, qui a fait son premier miracle à la prière de sa mère,

qui lui a adressé sa dernière parole au sommet du Calvaire, Jésus-Christ n'a pas permis qu'elle fût un seul instant souillée d'une tache qui eût flétri et déshonoré toute sa vie. Il devait à sa mère de lui épargner cette douleur et cette honte.

Non-seulement il le devait à sa mère, il se le devait à lui-même. Non-seulement son amour y était intéressé, mais il y allait de son honneur et de sa gloire.

Que venait faire Jésus-Christ dans le monde?

Depuis 4000 ans, le démon y régnait en maître; il avait partout des autels, partout des victimes, partout des adorateurs. L'univers était un immense temple d'idoles, où, selon l'expression de Bossuet, tout était Dieu excepté Dieu seul.

Jésus-Christ venait détruire l'empire du démon. C'était un duel à mort qu'il venait lui proposer, et il aurait commencé par se laisser vaincre dans la personne de Marie, sa mère!

Que venait faire Jésus-Christ dans Marie?

Il venait y habiter comme dans un sanctuaire. L'âme de Marie devait être véritablement le tabernacle de Dieu parmi les hommes.

Or, nous savons combien, dans l'Ancien Testament, Dieu s'était montré jaloux de la sainteté d'un temple matériel, qu'il ne devait habiter qu'en figure, et quelles terribles vengeances il avait exercées contre les odieuses profanations de l'impie Antiochus.

Nous savons avec quelle sainte colère Jésus-Christ chassa du Temple de Jérusalem les vendeurs et les acheteurs qui le souillaient de leur vil négoce.

Et Jésus-Christ n'aurait pas interdit au démon l'entrée de ce sanctuaire, où il devait se renfermer de la manière la plus intime, avec son corps, son sang, son âme et sa divinité!

Et il n'aurait pas placé un ange à la porte de ce jardin fermé, pour en chasser cet odieux trafiquant des âmes, qui leur ravit leur innocence, et ne leur laisse en échange que le malheur, la honte et l'opprobre!

Jésus-Christ aurait consenti à entrer dans un temple souillé, profané par la présence de son plus cruel ennemi, et à n'avoir, pour ainsi dire, que les restes du démon!

Qui oserait faire à Jésus et à Marie l'outrage de le penser et l'injure de le dire ?

O Jésus ! votre mère est pure et Immaculée dès sa Conception. Vous l'avez protégée dès le matin de sa vie, dès l'aurore de son existence.

O Marie, vous êtes toute belle, et il n'y a pas de tache en vous! Vous êtes cette noble tige de Jessé, qui seule s'élève avec gloire du milieu des épines, parce qu'elle doit germer l'Emmanuel, parce qu'elle doit donner à la terre le rejeton désiré depuis quarante siècles.

L'Eglise a toujours cru et toujours enseigné l'Immaculée Conception de Marie. Dans ses litanies elle appelle Marie : *Vase céleste*, c'est-à-dire toujours habité par la grâce et jamais par le péché, *Miroir de justice*, c'est-à-dire l'image la plus parfaite de l'éternelle sainteté.

Dès les premiers siècles, saint Augustin, écho fidèle de la tradition, et éloquent organe des autres Pères, saint Augustin répétait sans cesse que, lorsqu'il s'agit du péché, pour l'honneur même de Jésus-Christ, il faut toujours excepter Marie.

Le concile de Bâle, en *1429*, et le concile de Trente, au XVI^e^ siècle, l'ont solennellement déclaré.

Depuis plus de cinq cents ans, les chrétiens célèbrent, dans la joie et l'allégresse de leur cœur, la fête de la Conception Immaculée de Marie.

La dévotion à Marie conçue sans péché a été enrichie par les souverains pontifes des plus précieuses indulgences.

Il n'est pas un chrétien qui ne porte sur sa poitrine cette médaille si justement appelée miraculeuse, et qui ne dise au moins une fois le jour en la pressant sur son cœur : « O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous ! »

L'Eglise de Paris doit au zèle et à la tendre piété d'un de ses plus aimables pontifes, Monseigneur de Quélen, de pouvoir ajouter depuis trente ans, à la longue suite des titres de Marie dans les litanies quotidiennes, celui de : « *Reine conçue sans péché.* »

C'était depuis dix-huit siècles un dogme d'amour ; l'Eglise en a fait depuis plus de dix ans un dogme de foi.

Ce sera l'éternel honneur de Pie IX, ce pontife si grand et si doux,

d'avoir été, comme autrefois saint Augustin, l'écho fidèle de la tradition, et l'organe inspiré de toute l'Eglise, dans la décision solennelle de l'Immaculée Conception de Marie.

Ce sera le plus grand événement de ce siècle, qui a accueilli cette solennelle proclamation avec des transports de joie, dont le souvenir est encore vivant, et où se révèle, avec la foi des peuples, leur tendre piété envers la Mère du Sauveur.

# II

## NAISSANCE DE MARIE

Nous avons un instant laissé l'histoire pour la théologie, mais nous abandonnons la théologie pour revenir à l'histoire.

Depuis 4000 ans l'univers soupirait après un libérateur ; mais les temps étaient accomplis, et, de l'Orient jusqu'à l'Occident, l'attente prochaine d'un Messie faisait battre tous les cœurs.

Il y avait alors à Nazareth, petite ville de Galilée, deux saints vieillards qui vivaient sans enfants, dans l'obscurité la plus profonde. Cependant un sang royal coulait dans leurs veines, car Joachim était de la tribu de Juda et de la race de David, et sa femme, nommée Anne, était de la tribu de Lévi.

Dans l'espoir d'être la mère du Messie, les femmes juives regardaient comme un opprobre de ne pas avoir d'enfant. Et cependant Anne ne se plaignait pas et vivait dans une sainte résignation.

Mais enfin Dieu voulut consoler ses fidèles serviteurs et réjouir leur

triste foyer. Anne mit au jour une fille qui était déjà la plus pure de toutes les créatures, et qui devait être bientôt la mère du Messie.

A cette naissance le ciel se réjouit, mais la terre ne put connaître la venue de sa libératrice, car Marie naquit sans bruit et sans éclat, comme l'enfant du pauvre.

Cette bienheureuse naissance, qui eut lieu le 8 septembre, jour où l'Eglise célèbre son joyeux anniversaire, fut comme l'aurore de celle de Jésus-Christ ; ce fut l'étoile du matin annonçant le lever du soleil de justice.

Le huitième jour, selon l'usage des Juifs, Joachim et Anne donnèrent à leur enfant, comme par une céleste inspiration, le doux nom de *Marie*, qui en syriaque signifie *reine* et en hébreu *étoile de la mer.*

Quatre-vingts jours après, fidèle à la loi, sainte Anne alla se purifier dans le temple. Elle ne rougit pas de déposer l'offrande des pauvres, deux tourterelles, car en même temps elle offrait à Dieu la plus riche de toutes les offrandes, puisque, de concert avec Joachim, cette heureuse mère faisait vœu de consacrer Marie au service des autels.

Claudius Jacquand pinx. Imp. Ch. Chardon aîne ..... Paris. Baudran sc.

ÉTOILE DU MATIN

# III

## ENFANCE ET JEUNESSE DE MARIE

Pendant trois ans la douce Marie fut la joie et la consolation de ses pieux parents, qui, dès l'âge le plus tendre, songèrent à développer les heureuses dispositions de ce jeune cœur, et à féconder les semences de vertu déposées dans cette âme prédestinée.

Quel délicieux tableau que celui de sainte Anne, déjà sur le déclin de l'âge, voulant être elle-même la première maîtresse de son enfant bénie!

La vieillesse avec toute sa majesté, l'enfance avec toute sa candeur, le passé et l'avenir, l'Ancien et le Nouveau Testament, réunis par un lien mystérieux, sous l'œil charmé de saint Joachim dans l'extase et l'admiration!

Quel tableau plus touchant et plus délicieux encore est celui de la Présentation de Marie au temple de Jérusalem, le plus grand événement de son enfance!

Au milieu de cette grande cité, déserte aujourd'hui, mais alors peuplée

d'innombrables habitants, s'élevait un temple magnifique alors, mais dont il reste à peine aujourd'hui quelques lourdes pierres oubliées dans les fondations.

Au bas des quinze degrés qui conduisent au vestibule du temple se tient une petite enfant à la blonde chevelure et aux yeux bleus modestement baissés. Un humble vieillard, et une femme déjà fatiguée par le poids des ans, l'aident à gravir ces marches trop hautes et trop dures pour son âge, car elle n'a que trois ans.

La porte du temple s'ouvre tout à coup, et au fond du sanctuaire on aperçoit, au milieu des prêtres et des lévites, un prêtre plus vénérable encore que les autres, vers lequel s'approche et semble courir cette jeune enfant.

En la voyant s'avancer ainsi, les anges se sont demandé l'un à l'autre : Quelle est donc cette enfant?

La question des cieux, la terre l'a faite à son tour. La foule des curieux a demandé, elle aussi : Quelle est donc cette enfant?

C'est Marie, qui, dans un âge aussi tendre, abandonne la maison de son père, renonce aux caresses de sa mère, le plus grand sacrifice pour un cœur d'enfant, afin de se consacrer tout entière au Seigneur.

Ces deux vieillards, ce sont saint Joachim et sainte Anne, qui viennent accomplir le vœu qu'ils ont fait de la consacrer au service de Dieu. Malgré les premières rigueurs de l'hiver, ils s'étaient mis en route, et c'est le grand prêtre Zacharie, leur parent, qui reçoit la petite Marie au nombre des jeunes vierges qu'on élevait alors à l'ombre des autels.

Là, comme un lis pur dans un vallon solitaire, à l'abri de l'orage, à l'abri de l'aquilon, elle s'élève embellie de tous les dons des cieux.

Les anges seuls pourraient dire la piété, la douceur, la pureté et l'humilité de Marie dans le temple.

Elle partageait les longues heures du jour entre la prière, l'étude des livres saints et le travail des mains. Elle excellait surtout, dit saint Épiphane, dans l'art de travailler la laine et le lin, et de broder l'or et la soie.

Mêlée à la troupe des lévites, Marie aimait à contempler la pompe des cérémonies et à chanter les cantiques du Seigneur. Au moment du

Claudius Jacquand pinx.

Imp. Ch. Chardon aîne ..... Paris

Baudran sculp.

SAINTE ANNE INSTRUISANT LA VIERGE

JE LA BÉNIRAI ET D'ELLE JE VOUS DONNERAI
UN FILS QUE JE BÉNIRAI. GEN XVII. 16

sacrifice, elle entrait dans un recueillement profond, qui l'eût fait prendre pour un ange en adoration au pied des autels.

Marie aimait à entendre les prêtres expliquer au peuple les préceptes du Seigneur et raconter l'histoire des patriarches, des prophètes et des rois, ses ancêtres.

Elle aimait surtout la pieuse solitude du temple, devenu son unique demeure, et où elle habita jusqu'à sa quinzième année.

# IV

## MARIAGE DE LA SAINTE VIERGE

Marie sortit du temple à l'âge de douze ans, pour aller fermer les yeux de saint Joachim, son père. Mais elle y rentra bientôt avec l'intention de n'en plus sortir et de garder une perpétuelle virginité.

Jamais, avant Marie, n'avait fleuri sur la terre la fleur mystérieuse de la virginité. Les filles des Hébreux la regardaient comme un opprobre digne d'être pleuré avec des larmes inconsolables.

Marie ne craignit pas de fouler aux pieds les préjugés de sa nation, et de lever l'étendard de la virginité, sous lequel tant d'âmes d'élite devaient marcher à son exemple et à sa suite.

Mais Marie n'avait que quinze ans, et était sous la dépendance de ses tuteurs, qui regardaient comme un devoir de la contraindre à prendre un époux.

Dieu veillait sur sa fille bien-aimée ; il lui envoya un saint vieillard nommé Joseph, pour être le gardien de sa virginité ; car, d'après l'Evan-

gile, saint Joseph avait fait le même vœu que Marie, et ce mariage ne fut que l'alliance mystérieuse de deux virginités.

Quoique Joseph fût, comme Marie, de la tribu de Juda et de la race de David, il était réduit à la condition d'un pauvre artisan, exerçant à Nazareth l'humble métier de charpentier, et c'est à peine s'il put donner à Marie la pièce d'argent et l'anneau d'or nécessaires, selon la loi, pour la cérémonie des fiançailles.

Mais il était riche en vertus, et d'un seul mot l'Evangile a fait de lui le plus magnifique éloge, en disant que c'était un *homme juste.*

Les deux saints époux retournèrent ensemble à Nazareth, dans la maison de saint Joachim et de sainte Anne, et là, pendant trois mois, leur vie s'écoula douce et paisible; pour Marie, dans les soins du ménage et les ouvrages de son sexe; pour Joseph, dans un rude travail; pour tous deux dans la prière et les bonnes œuvres.

C'était une digne préparation au grand mystère qui allait s'accomplir en Marie.

Claudius Jacquand pinx. Imp. Ch. Gaudin aîné — Paris Baudran sculp

ROSE MYSTÉRIEUSE

# V

## L'ANNONCIATION

Un jour, jour à jamais béni pour la terre, le 25 mars, vers le soir, Marie était en prière dans la solitude de sa pauvre maison, lorsqu'un messager céleste vient traiter avec elle la grande question de l'incarnation du Verbe et de la rédemption du monde.

Celui que Dieu envoie, c'est l'archange Gabriel, dont le nom indique la mission, puisqu'il signifie *force de Dieu*. C'est lui qui avait annoncé à Daniel l'arrivée prochaine du Saint des Saints; c'est lui qui, quelques mois auparavant, avait annoncé à Zacharie la naissance de Jean-Baptiste, le précurseur du Messie.

Entre l'archange et Marie s'ouvre un dialogue sublime :

« Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous; vous êtes bénie par-dessus toutes les femmes. »

A cette solennelle salutation, à ces paroles qu'aucun mortel n'entendit jamais d'une bouche céleste, Marie se trouble dans son humilité. Mais aussitôt l'ange la rassure et lui annonce les desseins de Dieu sur elle :

« Ne craignez point, Marie ; vous avez trouvé grâce devant le Seigneur. Vous concevrez dans votre sein et vous donnerez le jour à un fils que vous appellerez Jésus. Il sera grand et sera appelé le Fils du Très-Haut. Le Seigneur lui donnera le trône de David, son père. Il régnera éternellement sur la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin. »

Loin d'être éblouie par de si magnifiques promesses, Marie ne saurait y consentir. Pour conserver sa virginité, elle ne reculera pas devant le plus grand des sacrifices ; elle sacrifiera l'honneur insigne de la maternité divine. Elle préférera demeurer la dernière de toutes les vierges, plutôt que de devenir la première de toutes les femmes!

Voilà quel était l'amour de Marie pour cette belle vertu dont le lis, dans toute sa blancheur, n'est qu'un demi-symbole ; vertu tendre et délicate, dit saint François de Sales dans un livre admirable, vertu ombrageuse, timide, tremblante, qui a peur de tout, qui transit au bruit de la feuille, qui redoute les rencontres, et qui marche toujours, comme la renommée, couverte d'yeux et d'oreilles.

Marie répond aux promesses de l'ange par une objection :

« Comment cela se fera-t-il, puisque je veux demeurer toujours vierge? »

L'ange lui dit alors :

« Le Saint-Esprit descendra sur vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. Voilà pourquoi ce qui naîtra en vous sera la sainteté même, et sera appelé le Fils de Dieu. »

Marie est assurée de rester vierge en devenant mère, elle n'a donc plus d'objections à faire. Mais, partagée entre sa foi et son humilité, elle garde le silence.

Pour décider son consentement, et lui donner une preuve de la toute-puissance de Dieu, l'ange continue :

« Voyez votre cousine Élisabeth ; elle a conçu un fils dans sa vieillesse, et celle qu'on appelait stérile en est à son sixième mois, parce qu'il n'y a rien d'impossible à Dieu. »

C'est alors que Marie fit entendre cette parole d'où dépendait, dit Bourdaloue, l'accomplissement du glorieux mystère de l'Incarnation, et qui fit descendre le Fils de Dieu dans son sein virginal :

Claudius Jacquand pinx.  Imp. Ch. Chevalier rue ... Paris.  Baudran sc.

L'ANGE DE L'ESPÉRANCE

« Je suis la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole. »

Réponse sublime, non-seulement par la foi, mais surtout par l'humilité; car Marie se proclame la servante du Seigneur, au moment même où elle en devient la mère, au moment même où elle est associée à l'œuvre de la Rédemption du monde par les trois adorables personnes de l'auguste Trinité.

Car, lorsque l'ange se sépara de Marie, elle n'était plus l'humble vierge de Nazareth, elle était devenue la fille du Père éternel, la mère du Verbe, et comme l'épouse du Saint-Esprit, qui la couvrait de son ombre féconde.

# VI

## LA VISITATION

Marie venait d'apprendre, par la parole de l'ange, le bonheur inespéré de sainte Élisabeth, sa cousine, qui allait bientôt mettre au monde le précurseur de son fils.

Aussitôt, malgré les fatigues inévitables d'un voyage de cinq jours à travers les montagnes, Marie se hâta de se rendre à Hébron, pour visiter sainte Élisabeth, et entendre de sa bouche le récit mystérieux des prodiges opérés en elle, quelques mois auparavant.

Zacharie, le mari de sainte Élisabeth, était un prêtre du Seigneur, et, comme elle, d'une vie irréprochable devant Dieu et devant les hommes. Ils étaient tous deux d'un âge avancé, et ils n'avaient point d'enfants, quoiqu'ils eussent longtemps désiré ce bonheur, et qu'ils l'eussent demandé longtemps.

Un jour, Zacharie était dans l'exercice de ses fonctions sacerdotales, et offrait les parfums au dedans du temple, pendant que le peuple était en prière au dehors, attendant la sortie du sacrificateur.

Tout à coup, à la droite de l'autel, l'ange du Seigneur lui apparut. A sa vue il fut saisi d'effroi, mais l'ange aussitôt le rassura :

« Ne craignez pas, Zacharie, je viens vous annoncer que votre prière a été exaucée. Élisabeth, votre femme, vous donnera un fils que vous appellerez Jean.

Vous en serez dans la joie et le ravissement, et beaucoup se réjouiront de sa naissance, car il sera grand devant le Seigneur.

Il ne boira ni vin, ni liqueur enivrante, et il sera rempli de l'esprit de Dieu dès le sein de sa mère. Et il convertira beaucoup d'enfants d'Israël au Seigneur, leur Dieu.

Et il le précédera, marchant devant lui avec le zèle et la vertu d'Élie, pour réunir les cœurs des pères avec leurs enfants, et rappeler les incrédules à la prudence des justes, et pour préparer au Seigneur un peuple parfait. »

Zacharie répondit : « Comment saurai-je la vérité de ces paroles? Je suis vieux, et ma femme est déjà avancée en âge. »

L'ange lui dit alors : « Je suis Gabriel, toujours présent devant le trône de Dieu, et j'ai été envoyé vers vous pour vous parler, et vous annoncer ces heureuses choses. Et voici que vous allez devenir muet, et vous ne pourrez plus parler jusqu'au jour où ceci arrivera, parce que vous n'avez point cru à mes paroles, qui s'accompliront en leur temps. »

Cependant le peuple attendait Zacharie, et s'étonnait de ce qu'il demeurait si longtemps dans le temple. Mais lorsqu'il sortit, comme il ne pouvait parler et ne s'expliquait que par signes, on reconnut qu'il avait eu quelque vision dans le temple.

Il demeura muet, et quand les jours de son ministère furent accomplis, il retourna dans sa maison.

Quelque temps après, sa femme conçut, et demeura cachée durant cinq mois. Elle bénissait le Seigneur qui l'avait regardée, pour la tirer de l'opprobre où elle était devant les hommes.

Marie seule connaissait le grand événement qui allait bientôt s'accomplir dans l'humble demeure des pieux parents qui avaient protégé son enfance et sa jeunesse.

Après une marche pénible, elle arriva enfin au terme de son

Claudius Jacquand pinx. Imp. Ch. Chevalon aîné — Paris Baudran sculp.

MARIE VISITE SAINTE ÉLISABETH

D'OÙ ME VIENT CE BONHEUR
QUE LA MÈRE DE MON SEIGNEUR VIENNE À MOI ? LUC I 43

voyage pour cette visite toute de charité, et entra dans la maison de Zacharie.

A peine Elisabeth eut-elle entendu la voix de Marie qui la saluait, que son enfant tressaillit dans son sein.

Alors, inspirée par le Saint-Esprit, qui lui révéla tout à coup le mystère de l'Incarnation, elle s'écria en élevant la voix, et en répétant sans le savoir les paroles de l'ange Gabriel : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni. Et d'où me vient ce bonheur que la mère de mon Seigneur vienne vers moi? Car, sitôt que votre voix, lorsque vous m'avez saluée, a frappé mon oreille, mon enfant a tressailli de joie dans mon sein. Vous êtes bienheureuse vous qui avez cru, car ce que le Seigneur vous a dit s'accomplira. »

Quelle inspiration et quel tableau ! Deux femmes, pauvres et humbles aux yeux du monde, qui se rencontrent et qui s'embrassent sous les regards du ciel attentif aux grands mystères qui vont s'opérer en elles ! L'une, qui était stérile, va donner le jour au précurseur du Messie ; l'autre, qui était vierge, au Messie lui-même ; et entre ces deux femmes privilégiées, quelle touchante lutte d'humilité ! Marie, la plus élevée de toutes les créatures aux yeux de Dieu, est la première à visiter sa parente. Elisabeth, la plus élevée aux yeux des hommes par son âge et la condition de son époux, est la première à s'abaisser devant Marie, et à regarder sa visite comme la plus grande de toutes les faveurs.

Mais ce qu'il y a de plus sublime encore dans cette visite où tout est sublime, c'est la réponse que Marie fait à sainte Elisabeth, ou plutôt le cantique que l'univers chantera jusqu'à la fin des siècles après Marie, en admirant sa foi et son humilité :

« Mon âme glorifie le Seigneur ;

Et mon esprit est ravi de joie en Dieu mon Sauveur,

Parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante ; car désormais tous les siècles m'appelleront bienheureuse.

Car le Tout-puissant a fait de grandes choses en ma faveur ; son nom est saint, et sa miséricorde se répand de race en race sur ceux qui le craignent.

Il a déployé la force de son bras ; il a dissipé les desseins que les superbes formaient dans leurs cœurs.

Il a renversé les grands de leurs trônes, et il a élevé les petits.

Il a rempli de biens ceux qui souffraient la faim, et il a renvoyé vides et pauvres ceux qui étaient riches.

Il a pris sous sa protection Israël son serviteur, se ressouvenant de sa miséricorde, selon la promesse qu'il a faite à nos pères, à Abraham et à sa postérité pour toujours. »

Marie passa trois mois avec sa cousine dans de pieux entretiens ; mais, malgré l'opinion de saint Ambroise et de quelques autres Pères de l'Eglise, il est certain qu'elle n'assista pas à la naissance de Jean. Le texte évangélique l'indique clairement :

« Marie, dit saint Luc, demeura avec Elisabeth environ trois mois, et revint ensuite en sa maison. »

Et, quelques versets plus loin, il raconte les merveilles de cette naissance du précuseur, qui est si intimement unie à la naissance de Jésus-Christ et à la vie de la très-sainte Vierge.

Elisabeth mit au monde un fils. Ses voisins et ses parents, ayant appris que le Seigneur avait fait éclater sa miséricorde sur elle, l'en félicitaient.

Étant réunis le huitième jour pour circoncire l'enfant, ils le nommèrent Zacharie, du nom de son père. Mais la mère, prenant la parole, dit : « Non, il sera nommé Jean. »

— « Mais, lui dirent-ils, il n'y a personne dans votre famille qui soit appelé de ce nom. »

Ils demandèrent alors par signes au père de l'enfant comment il voulait qu'on le nommât.

Zacharie, se faisant apporter des tablettes, écrivit : « Jean est son nom. »

Tous furent dans l'étonnement. Aussitôt sa bouche s'ouvrit, sa langue se délia, et il parlait en bénissant Dieu.

Tous leurs voisins furent saisis de crainte, et le bruit de ces merveilles se répandit dans tout le pays des montagnes de Judée. Et tous ceux qui les entendirent les conservèrent dans leur cœur, disant : « Que pensez-vous que sera cet enfant ? »

C'est alors qu'inspiré par le Saint-Esprit, Zacharie prophétisa dans ce cantique magnifique que l'Eglise chante tous les jours à l'office des laudes :

« Béni soit le Seigneur, Dieu d'Israël, de ce qu'il a visité et racheté son peuple .

De ce qu'il nous a suscité un sauveur puissant en la maison de David son serviteur ;

Selon qu'il avait promis par la bouche de ses saints prophètes, qui ont été dans les siècles passés,

De nous délivrer de nos ennemis et des mains de tous ceux qui nous haïssent ;

Pour exercer sa miséricorde envers nos pères et se souvenir de son alliance sainte ;

De ce serment par lequel il a juré à Abraham, notre père, de nous accorder cette grâce,

Qu'étant délivrés des mains de nos ennemis, nous le servirions sans crainte,

Dans la sainteté et la justice, marchant en sa présence tous les jours de notre vie. »

Prenant alors l'enfant dans ses bras, le vieillard continua ainsi :

« Et toi, petit enfant, tu seras appelé le prophète du Très-Haut, car tu marcheras devant le Seigneur, pour lui préparer ses voies ;

Pour enseigner à son peuple la science du salut, par la rémission de ses péchés,

Par les entrailles de la miséricorde de notre Dieu, par lesquelles ce soleil levant est venu d'en haut nous visiter ;

Pour éclairer ceux qui sont assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, et pour diriger nos pieds dans le chemin de la paix. »

# VII

## MARIE A BETHLÉEM

Les merveilles qui accompagnèrent la naissance du fils d'Elisabeth n'étaient que le prélude des merveilles qui allaient bientôt accompagner la naissance du fils de Marie.

De retour à Nazareth auprès de Joseph, son saint époux, Marie reprit toutes ses occupations ordinaires, pour se préparer dans l'humilité au grand mystère qui ne tarda pas à s'accomplir.

L'évangéliste commence le chapitre où il raconte la naissance du Sauveur par ce mot : *En ces jours-là...* expression qui paraît tout d'abord un peu vague, mais qui est admirablement précisée par le martyrologe romain, écho fidèle de l'histoire et de la tradition des peuples, tous d'accord sur cette date à jamais mémorable dans les annales de l'humanité.

« L'an de la création du monde, 5199, depuis le déluge universel 2957; depuis la naissance d'Abraham, 2015; depuis Moïse et la sortie d'Egypte, 1510; depuis l'onction royale de David, 1032; la soixante-

cinquième semaine de la prophétie de Daniel; la soixante-quatorzième olympiade; l'an de Rome 752; la quarante-deuxième année de l'empire d'Auguste; tout l'univers jouissant d'une paix profonde; au sixième âge du monde; Jésus-Christ, Dieu éternel, voulant sanctifier le monde par son saint avénement, ayant été conçu du Saint-Esprit, et neuf mois s'étant écoulés depuis la Conception, naît à Bethléem, ville de Juda, de la glorieuse Vierge Marie. Naissance de Notre Seigneur Jésus-Christ, selon la chair. »

En ces jours-là donc, les temps marqués de Dieu étaient enfin arrivés; les prophéties annonçant la venue prochaine du Messie étaient accomplies; il ne restait plus à accomplir que les prophéties relatives au Messie lui-même, à sa naissance, à sa vie et à sa mort.

Il doit naître à Bethléem, d'après le prophète Michée qui, dans son enthousiasme inspiré, s'était écrié : « Et toi, Bethléem Ephrata, tu es petite entre les villes de Juda; mais c'est de toi que sortira celui qui doit régner dans Israël, dont la génération est dès le commencement, dès l'Eternité. » — « Et voilà, dit Bossuet, que tout l'univers se remue pour accomplir cette prophétie. »

Octave, devenu empereur sous le nom de César-Auguste, ordonna un recensement général dans toutes les contrées de ce vaste empire romain, qui comprenait presque tout l'univers alors connu, afin de se rendre compte du nombre des personnes, de la richesse des peuples, et de savoir combien d'impôts on pourrait lever, et combien de soldats on pourrait enrôler. Pour ce recensement, tous les sujets de l'empire devaient se rendre au lieu de leur origine, afin de s'y faire enregistrer.

Lorsque cet édit parut en Syrie, l'hiver commençait à faire sentir ses rigueurs. Mais Marie, modèle d'obéissance à toutes les lois, n'hésita pas à quitter Nazareth, et à se mettre en route avec Joseph, pour Bethléem, où était né David, leur ancêtre.

La ville de David, si bien appelée Bethléem, c'est-à-dire *maison du pain*, puisqu'elle devait être le berceau de Celui qui est le pain des anges, le pain descendu des cieux pour la nourriture de l'homme, la ville de David est à vingt-cinq lieues de Nazareth, au milieu des montagnes.

Dans leur pauvreté, Joseph et Marie furent obligés de parcourir à pied

Claudius Jacquand pinx. Imp. Ch. Chardon aîné Paris Beudran sc.

ARCHE D'ALLIANCE

une si longue route, et arrivèrent à Bethléem vers le soir, harassés de fatigue.

L'unique hôtellerie de la petite ville était remplie par un grand nombre d'étrangers qui étaient venus dans le même but; lorsque les deux voyageurs se présentèrent, il n'y avait plus pour eux aucune place.

Après avoir longtemps cherché un abri pour celle que l'Eglise appelle *Arche d'alliance*, parce qu'elle portait le Saint des Saints, l'auteur de la nouvelle alliance, Joseph, découvrit enfin, à deux cents pas en dehors de la ville, une grotte taillée dans le roc, qui servait d'étable pour les troupeaux et de refuge pour les bergers.

Cette grotte, témoin du plus grand des mystères, est aujourd'hui couverte par une église, et est elle-même transformée en une église souterraine où, chaque jour, Jésus-Christ vient prendre naissance entre les mains du prêtre, comme autrefois entre les bras de Marie. L'endroit où le Sauveur est né est indiqué par une étoile dans un cercle d'argent, avec cette inscription : *Hic de Maria Virgine Jesus Christus natus est : Ici Jésus-Christ est né de la Vierge Marie.*

C'est dans cette étable glacée que tout à coup, à l'heure solennelle de minuit, dans le silence de la nature, Marie mit au monde le fils de l'Eternel, le Messie ou le Sauveur, attendu depuis quatre mille années.

Cette naissance mystérieuse eut lieu sans douleurs et sans témoins, car avec Joseph et Marie il n'y avait dans l'étable que deux animaux, un âne et un bœuf qui réchauffaient le nouveau-né de leur tiède haleine.

Voilà le plus grand privilége de Marie, la source de toute sa gloire et de toutes ses grandeurs, la base solide du culte que lui rend l'univers catholique, c'est qu'elle est la Mère de Dieu, et lorsque l'Esprit saint veut tout dire en un mot, il inspire à l'écrivain sacré de la désigner ainsi : *Marie, de laquelle est né Jésus.*

Quelle gloire pour cette humble vierge d'être la mère de Dieu! mais quelle douleur pour cette pauvre mère, de n'avoir à donner à son divin fils d'autre berceau qu'une crèche, et d'autres langes que des lambeaux de son voile! En effet, à peine le Sauveur fut-il né, que Marie

l'enveloppa elle-même de langes, et le coucha sur la paille de la crèche, qui était dans l'étable pour recevoir la nourriture des animaux.

Marie adora la première son fils et son Dieu; mais elle ne fut pas seule, car ni les adorateurs ni les prodiges ne manquèrent à l'enfant de Bethléem.

# VIII

## ADORATION DES BERGERS ET DES MAGES

Dans cette nuit à jamais solennelle, où naquit le Messie, tout dormait autour de Bethléem, excepté quelques bergers, qui, selon l'usage du pays, veillaient sur la montagne voisine à la garde de leurs troupeaux, comme autrefois Abraham et Jacob.

Tout à coup, au milieu d'une céleste lumière, l'ange du Seigneur leur apparut. A sa vue, ils furent saisis d'effroi; mais l'ange les rassura et leur dit : « Ne craignez pas, car je viens vous annoncer une grande joie, pour vous et pour tout le peuple. Aujourd'hui même, dans la ville de David, il vous est né un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur. Voici les signes auxquels vous le reconnaîtrez : « Vous trouverez un petit enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. »

Jamais, sans cette parole de l'ange, les bergers n'eussent pu reconnaître le Sauveur du monde, le fils de Dieu, réduit à une telle indigence. En même temps, pour lui rendre hommage et célébrer sa naissance, une

troupe de l'armée céleste faisait retentir les airs de délicieux concerts, et répétait à l'envi ce joyeux refrain : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! »

Lorsque les chants eurent cessé, lorsque les anges eurent disparu, les bergers, sortant de leur stupeur, se dirent les uns aux autres : « Passons jusqu'à Bethléem, et voyons ce qui vient d'arriver. »

Ils vinrent en toute hâte, et, étant entrés dans l'étable, ils trouvèrent Marie et Joseph, et, auprès d'eux, le petit enfant couché dans la crèche. Ils le virent de leurs yeux, le touchèrent de leurs mains, et, reconnaissant la vérité de ce qui leur avait été dit, ils se prosternèrent pour l'adorer comme leur Sauveur et leur Dieu.

Ils félicitèrent aussi Marie, l'heureuse mère du divin enfant, lui racontèrent sans doute la vision miraculeuse qui les avait conduits à l'étable, et lui offrirent les modestes présents de leur pauvreté, quelques fruits, quelques laitages, un agneau peut-être.

Puis ils s'en retournèrent, louant et glorifiant Dieu de tout ce qu'ils avaient entendu, et de tout ce qu'ils avaient vu. Ils devinrent les premiers apôtres du Sauveur naissant, l'annoncèrent partout, et tous ceux qui les écoutaient étaient dans l'admiration.

Marie, témoin de tant de merveilles, laissait parler son cœur ; mais, toujours humble, elle imposait silence à ses lèvres ; son cœur seul conservait toutes ces choses, les méditait, et les repassait sans cesse.

Et cependant, si les anges ont chanté sur le berceau de son divin fils, si les bergers sont venus l'adorer, Marie n'a pas encore vu une étoile nouvelle briller dans les cieux, ni les Mages se prosterner à ses pieds. Ce grand événement arriva quelques jours après.

On donna d'abord en Orient le nom de Mages à la race sacerdotale des Mèdes et des Perses ; puis à des sages, à des savants qui s'appliquaient à l'étude de la religion et à l'observation des astres. La vénération des peuples leur confiait souvent les plus importantes affaires de l'Etat et les élevait quelquefois jusqu'à l'honneur de la royauté. Ceux qui vinrent à Bethléem étaient rois, ou du moins chefs de tribus.

Au moment de la naissance de Jésus-Christ, lorsque sans doute ils contemplaient les astres durant la nuit, ils aperçurent au-dessus de la

Claudius Jacquand pinx. Imp. Ch. Chardon, aîné ..... Paris. Baudran sc.

MAISON D'OR

Judée, non pas une étoile dans l'acception rigoureuse du mot, mais une sorte de météore brillant qui s'enflamma subitement.

Peut-être avaient-ils connaissance d'une ancienne prophétie de Balaam qui avait dit : « Il se lèvera une étoile de Jacob, qui annoncera la naissance du roi de l'Univers. »

Quoi qu'il en soit, ils se sentirent inspirés de quitter leurs Etats et leurs familles, et de suivre la marche de l'étoile qui les conduisit à Jérusalem, douze ou treize jours après la naissance du Sauveur.

Mais, tout à coup, l'étoile disparut. Ils ne se découragent pas, entrent dans la ville où régnait alors Hérode, prince détesté. Ils demandent hautement, dans les rues et les places publiques, où est le roi des Juifs nouvellement né ; car, ajoutent-ils avec une simplicité sublime, nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer.

Cependant Jérusalem se trouble et s'émeut ; Hérode s'inquiète et s'agite dans la crainte de perdre sa couronne. Aussitôt il forme l'un de ces criminels desseins auxquels il n'est que trop accoutumé.

Pour faire mourir celui qu'il regarde comme un futur rival, il convoque les princes des prêtres et les docteurs de la loi, et leur demande où doit naître le Christ. Ils répondent : « A Bethléem de Juda. »

Il interroge aussi les Mages en secret, et leur demande l'époque précise de la première apparition de l'étoile, afin d'être bien fixé sur l'âge du nouveau roi des Juifs. Puis il les congédie par ces paroles, où il leur était impossible de voir une sanglante ironie : « Allez donc à Bethléem, informez-vous exactement de cet enfant, et, dès que vous l'aurez trouvé, faites-le-moi savoir, afin que j'aille aussi l'adorer. »

Les Mages reprirent la route de Bethléem, et bientôt l'étoile reparut à leurs yeux et marcha devant eux jusqu'à l'étable, où elle s'arrêta. Ils entrèrent tout joyeux dans cette pauvre grotte, où ils trouvèrent Marie, tenant dans ses bras son divin enfant.

Quelle surprise pour Marie, seule avec son enfant, de voir entrer tout à coup trois riches étrangers, qui se précipitent aux pieds de Jésus, qui l'adorent, et, ouvrant leurs trésors, lui offrent de l'or, comme à un roi, de l'encens, comme à un Dieu, de la myrrhe, comme à un homme !

Marie eut sans doute part aux hommages de ces rois pleins de foi ;

mais elle resta humble et modeste, admirant l'accomplissement de cette prophétie de David, que sans doute elle avait lue dans le temple aux jours de son enfance : « Les rois d'Arabie et de Saba viendront l'adorer et lui offrir des présents. »

Les Mages allaient se rendre à Jérusalem, pour indiquer à Hérode où était né le nouveau roi; mais un ange leur révéla les projets de ce prince ambitieux et sanguinaire, et ils s'en retournèrent par un autre chemin.

# IX

## PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE ET PRÉSENTATION DE J.-C.

Marie savait que son fils était Dieu ; mais son humilité lui faisait un devoir de se soumettre avec lui à toutes les lois les plus humiliantes. C'est pour cela que, le huitième jour, l'enfant nouveau-né avait été circoncis ; c'est pour cela que, le quarantième jour, Marie alla se purifier et présenter son fils au temple de Jérusalem.

La loi de Moïse prescrivait deux choses pour cette douce et grave circonstance de la naissance d'un enfant.

Elle exigeait d'abord que les aînés de chaque famille fussent présentés au temple du Seigneur, pour lui consacrer ainsi toutes les familles dans la personne des premiers-nés, et pour le remercier d'avoir épargné les premiers-nés des Hébreux, lorsque l'ange exterminateur fit périr ceux des Egyptiens.

La loi de Moïse obligeait aussi les femmes devenues mères à demeurer pendant quarante ou quatre-vingts jours sans s'approcher du temple, et à y entrer alors pour subir l'humiliante cérémonie de la purification, afin de leur rappeler l'antique malédiction, qui, depuis le péché d'Adam, depuis la désobéissance de la première femme, pesait sur la naissance de tous les hommes.

Dans cette double cérémonie, on devait donner, pour racheter l'enfant, cinq sicles (dix francs environ de notre monnaie), et offrir pour se purifier un agneau, ou deux tourterelles si l'on était pauvre.

Jésus-Christ, le souverain Seigneur, le souverain législateur, ne pouvait être soumis à la loi de la présentation. Marie, aussi pure, aussi immaculée dans son divin enfantement que dans sa propre conception, ne pouvait être soumise à la loi de la purification.

Cependant, pour donner l'exemple de l'obéissance et de l'humilité, tous deux s'y soumirent. On vit le Rédempteur du monde se racheter lui-même, et Marie se purifier d'avoir donné naissance dans le temps au fils éternel du Très-Haut, et tous deux réduits à offrir, pour cette double cérémonie, l'offrande des pauvres.

Mais des circonstances extraordinaires accompagnèrent la présentation du Sauveur et la purification de sa mère, pour faire éclater sa divinité, et révéler la grandeur de Marie.

Il y avait alors à Jérusalem un homme juste et craignant Dieu, nommé Siméon, qui était, dit-on, président du Sanhédrin, ou grand conseil des Juifs. L'Esprit-Saint lui avait révélé qu'il ne mourrait pas avant d'avoir vu le Christ du Seigneur, et il le conduisit dans le temple au moment même où Marie et Joseph présentaient à Dieu l'enfant Jésus.

Aussitôt il le prit dans ses bras, et, dans un transport prophétique, il s'écria, en bénissant Dieu :

« Maintenant, Seigneur, vous laisserez aller en paix votre serviteur, selon votre parole, puisque mes yeux ont vu le Sauveur que vous destinez à être la lumière des nations, et la gloire d'Israël, votre peuple. »

En entendant ces paroles, Marie fut dans l'admiration ; mais bientôt allaient commencer pour elle les douleurs et les angoisses qui sont le

triste apanage de toutes les mères ici-bas; car le vieillard Siméon, en la bénissant, et en lui rendant son divin enfant, lui dit ces prophétiques paroles :

« Cet enfant est établi pour la ruine et la résurrection de plusieurs en Israël ; il sera en butte à la contradiction des hommes, et un glaive de douleur transpercera son âme. »

Mais Marie, qui a été si humble dans les joies et les grandeurs de la maternité, n'est pas moins forte pour en supporter les humiliations et les douleurs. Elle accepte tout ce que renferme la cruelle prophétie du saint vieillard, pour coopérer ainsi à l'œuvre de la rédemption des hommes.

Il y avait aussi alors à Jérusalem une sainte veuve, nommée Anne, âgée de quatre-vingt-quatre ans, qui passait tout son temps dans la retraite, le jeûne et la prière. Elle était douée du don de prophétie, et n'avait pas de plus grand bonheur que de venir adorer Dieu dans son temple, et d'y demeurer de longues heures dans la méditation.

Cette sainte prophétesse, aussi distinguée par sa vertu que par sa naissance, survint aussi dans le temple au moment où Marie portait dans ses bras son divin enfant. Elle reconnut en lui le Messie promis et attendu ; elle unit ses bénédictions à celles du vieillard Siméon, et depuis ce moment elle ne cessa de louer le Seigneur, et de parler du Sauveur à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël.

Pour Marie et Joseph, après avoir satisfait à toutes les prescriptions de la loi, ils se rendirent à Nazareth, où ils habitaient avant les grands événements qui venaient de s'accomplir.

# X

## FUITE EN ÉGYPTE

La prophétie du vieillard Siméon ne tarda pas à se réaliser.

Pour échapper à la fureur d'Hérode, Marie est obligée de s'enfuir avec saint Joseph et l'enfant Jésus.

Le père adoptif du Sauveur est tout à coup réveillé au milieu de son sommeil par la voix d'un ange que le Seigneur lui envoie : « Levez-vous, dit-il, prenez l'enfant et sa mère, et fuyez en Egypte. Demeurez-y jusqu'à ce que je vous dise d'en sortir, car Hérode cherchera l'enfant pour le faire mourir. »

A cet avertissement de l'ange, à cet ordre du ciel, Marie n'hésita pas plus que Joseph, et, se levant tous deux au milieu même de la nuit, sans attendre le lever de l'aurore, ils prirent le chemin de l'exil avec une admirable promptitude. Marie portait l'enfant Jésus dans ses bras, et saint Joseph dirigeait l'humble monture de la mère du Sauveur.

Ils se dirigèrent vers l'Egypte, où se réfugiaient, depuis le retour de

la captivité, tous les Juifs persécutés, où venaient de chercher un refuge un grand nombre de Pharisiens hostiles à Hérode.

L'Evangile ne nous a conservé aucune des circonstances de ce pénible voyage, qui dura trente jours environ, au milieu des fatigues et des privations, et dans de perpétuelles angoisses. La sainte famille se croyant sans cesse poursuivie, recherchait les sentiers déserts, et ne savait jamais, dit saint Bonaventure, où elle trouverait un repas pour réparer ses forces, et un abri pour reposer ses membres fatigués.

Elle arriva enfin à la ville sacerdotale d'Héliopolis, qui n'est plus aujourd'hui qu'un village nommé Matarièh, et qui était alors habité par de nombreux colons juifs.

On y montre encore au voyageur un énorme sycomore qu'on a toujours appelé l'arbre de Jésus et de Marie, parce que, selon la tradition, il abrita quelques instants la sainte famille.

Non loin de la ville du Caire, dans une église dédiée à sainte Serge, et bâtie par les religieux de la Terre-Sainte, on visite aussi une grotte qui fut, dit-on, habitée par Jésus, Marie et Joseph, pendant leur séjour en Egypte.

Ce séjour dura jusqu'à la mort d'Hérode, qui arriva l'an de Rome 750, après une horrible maladie, juste punition de tous ses crimes, et surtout de cet affreux carnage connu sous le nom de massacre des Saints-Innocents. Comme Antiochus, le persécuteur du peuple juif, Hérode, le persécuteur du Sauveur naissant, sentit ses entrailles encore vivantes, rongées par les vers, et son corps plein de vie, rongé par la putréfaction du tombeau.

Il avait fait promettre aux Mages de revenir à Jérusalem lui rendre compte de leur voyage; mais les jours s'écoulaient, et l'on n'entendait plus parler de ces illustres étrangers.

Reconnaissant qu'ils s'étaient joués de lui, ce prince, ou plutôt ce monstre, entra en fureur, et, dans le délire de l'ambition et de la cruauté, il envoya des soldats armés pour tuer à Bethléem et dans les environs, tous les enfants de deux ans et au-dessous.

Alors s'accomplit à la lettre la prophétie de Jérémie : « Une voix a été entendue sur les hauteurs, avec des lamentations et de longs gémisse-

Claudius Jacquand pinx. Imp Ch. Chardon aine ___ Paris Baudran sculp.

# LA FUITE EN ÉGYPTE.

UN ANGE DU SEIGNEUR APPARUT A JOSEPH.... ET LUI DIT :
PRENDS L'ENFANT ET SA MÈRE ET FUIS EN EGYPTE. MATH. C. II. V. 13.

ments : c'est Rachel pleurant ses enfants, et ne voulant pas être consolée parce qu'ils ne sont plus. »

Autour de ce tombeau de Rachel, que l'on voit encore aujourd'hui près de Bethléem, on entendit les cris de ces mères infortunées qui virent leurs enfants à la mamelle égorgés entre leurs bras par de barbares soldats, instruments aveugles d'une ambition coupable et d'une cruauté inutile.

« Car, dit saint Jean Chrysostome, c'est en vain qu'Hérode aura consommé le massacre de ces pauvres enfants; celui qu'il cherche n'y sera pas enveloppé. Il en égorgera mille pour un seul, et ce seul, dont il veut s'emparer, est celui qui lui échappera. Sa cruauté n'aura servi qu'à publier avec plus d'éclat la naissance du Fils de Dieu. »

# XI

## MARIE A NAZARETH

La mort d'Hérode mit un terme à l'exil de la sainte famille.

Aussitôt, l'ange du Seigneur apparut à Joseph pendant son sommeil, et lui dit : « Levez-vous, prenez l'enfant et sa mère, et retournez dans le pays d'Israël, car ceux qui cherchaient la vie de l'enfant sont morts. »

Joseph obéit pour le retour comme il avait obéi pour le départ; il prit l'enfant et sa mère, dit l'évangéliste, et revint dans le pays d'Israël.

Ce second voyage fut encore plus pénible que le premier, non-seulement à cause de la pauvreté de la sainte famille, mais à cause de l'enfant Jésus, qui, selon la remarque de saint Bonaventure, était trop petit pour marcher tout seul sans le secours de sa mère, et trop grand pour être porté.

Jésus sortit donc de cette terre d'Egypte qui avait été pour ses ancêtres la terre de l'esclavage et la maison de la servitude. Et alors s'accomplit cette parole que le prophète Osée avait dite du peuple juif,

mais qui, dans son sens naturel et littéral, ne peut convenir qu'au Messie : « J'ai rappelé mon fils de l'Egypte. »

Les pauvres voyageurs arrivèrent enfin aux frontières de la Palestine ; mais là, Joseph apprit qu'Archélaüs régnait en Judée à la place d'Hérode, son père, et qu'il en imitait la cruauté, puisqu'il venait d'inaugurer son règne par un massacre de trois mille hommes.

Craignant de nouveaux dangers d'un pareil tyran, et averti par un ange durant son sommeil, il se retira, non pas à Bethléem, en Judée, mais à Nazareth, en Galilée, village obscur qui offrait plus de sûreté pour l'enfant Jésus, parce qu'il appartenait au gouvernement d'Hérode Antipas.

Ainsi s'accomplit cette parole des prophètes relative au Messie : « Il sera appelé Nazaréen. » C'est le nom que les Juifs donnèrent toujours à Jésus-Christ pendant sa vie, et jusque sur l'inscription de la croix, au jour de sa mort.

De retour dans la modeste demeure témoin du grand mystère de l'Incarnation, Joseph et Marie reprirent leurs humbles travaux.

Tout entière aux soins de la famille, Marie, suivant la coutume des femmes juives, tantôt veillait à l'entretien de la maison, tantôt préparait de ses mains le repas, ou filait la laine, tantôt, comme les filles des patriarches, allait à la fontaine voisine puiser l'eau qui lui était nécessaire. On montre encore aujourd'hui cette fontaine aux pèlerins qui viennent visiter les Lieux-Saints, et elle s'appelle la fontaine de Marie.

De son côté, Joseph avait repris son métier de charpentier.

L'enfant Jésus croissait et se fortifiait, dit l'Evangile ; il était plein de sagesse, et la grâce de Dieu brillait en lui.

Il aidait Joseph et Marie dans leurs occupations diverses ; lui aussi préparait la table pour le repas ; lui aussi allait à la fontaine emplir son urne.

On ne peut voir, sans en être profondément ému, une charmante gravure où l'enfant Jésus est représenté tenant entre ses mains l'écheveau de fil que dévide sa mère, dont les yeux sont humides d'admiration et d'amour !

Mais c'est surtout saint Joseph que l'enfant Jésus s'efforçait d'aider.

Claudius Jacquand pinx. Imp. Ch. Chardon aîné Paris Baudran sculp.

# LES PREMIERS PAS DE JÉSUS.

L'ENFANT CROISSAIT EN SAGESSE,
EN ÂGE ET EN GRÂCE. LUC II, 40

Saint Jérôme nous apprend qu'il maniait la hache et la scie; et, aux premiers siècles de l'Eglise, on montrait des jougs et des charrues que le Sauveur avait faits de ses mains.

Du reste, il suffit d'ouvrir l'Evangile pour voir clairement que Jésus exerça la profession de charpentier; car, dans leur aveugle fureur, souvent les Nazaréens lui lançaient, comme une insulte, le surnom d'ouvrier : « N'est-il pas ouvrier, fils d'ouvrier » ? disaient-ils.

Qu'il est touchant de voir, par la pensée, ce jeune et divin enfant, secondant saint Joseph dans son travail, ne répugnant pas de descendre aux plus basses fonctions de l'atelier! Quel noble et puissant encouragement pour les pauvres! Quelle leçon pour les riches! Qui oserait encore se refuser au travail, quand Jésus a passé les trente premières années de sa vie dans des labeurs souvent pénibles!

# XII

## JÉSUS RETROUVÉ DANS LE TEMPLE

Joseph et Marie allaient tous les ans à Jérusalem, selon l'usage des Juifs, pour célébrer la grande fête de la Pâque. Ils laissaient alors l'enfant Jésus à la garde de leurs parents.

Mais lorsque le divin enfant eut atteint l'âge de douze ans, comme il était assez fort pour entreprendre un voyage de vingt-cinq lieues, et qu'il n'avait plus à craindre le roi Archélaüs exilé dans les Gaules par ordre de l'empereur romain, Marie et Joseph se firent une joie et un bonheur de l'emmener avec eux dans la ville sainte.

Quand les jours de la fête furent passés, quand ils eurent satisfait à la loi, ils reprirent la route de Nazareth; mais l'enfant Jésus demeura à Jérusalem, et ses parents ne s'en aperçurent point.

Et cela s'explique très-facilement: dans ces pieux voyages, on marchait par groupes séparés, les femmes ensemble et les hommes ensemble; mais les enfants allaient indistinctement avec les uns ou avec les autres. La sainte Vierge, ne le voyant pas à ses côtés, le croyait avec son père

nourricier, et saint Joseph le croyait avec sa mère, ou bien avec quelques-uns de leurs parents ou de leurs amis; car chacun désirait avoir dans sa société cet aimable enfant.

Le soir du premier jour, Marie et Joseph arrivèrent à Bérée, aujourd'hui Bireth, à quelques lieues au nord de Jérusalem, où l'on voit encore les ruines d'une église bâtie par les croisés, en mémoire de cet événement. Ils croyaient y trouver l'enfant Jésus arrivé avant eux, et furent douloureusement surpris, lorsque, le cherchant partout, ils ne le trouvèrent nulle part.

Ils allaient de groupe en groupe, de famille en famille, interrogeant tous ceux qu'ils connaissaient, et personne ne pouvait leur répondre; personne n'avait vu le divin enfant.

Alors l'inquiétude s'empara de leur cœur; ils redoutèrent quelque accident, et, quoiqu'ils eussent marché tout le jour, ils reprirent à l'instant même la route de Jérusalem, malgré les ténèbres de la nuit.

Ils cherchèrent l'enfant Jésus pendant trois jours, et, pendant ces trois jours, leur âme fut en proie aux plus cruelles angoisses. Joseph se reprochait sans cesse de n'avoir pas assez veillé sur le précieux dépôt confié à sa garde. Marie s'accusait elle-même de négligence, et sentait déjà le glaive du vieillard Siméon qui transperçait son cœur maternel. Tous deux versaient des larmes amères dans cette recherche infructueuse qui ne leur produisait que de cruelles et constantes déceptions.

Enfin, au bout de trois jours, après avoir parcouru la ville dans tous les sens, ils trouvèrent l'enfant Jésus sous le parvis du temple, dans une des salles, où, selon un antique usage, les docteurs de la loi se réunissaient pour enseigner le peuple.

Ils étaient assis en demi-cercle sur des siéges élevés, et, au milieu d'eux, ils avaient fait asseoir cet enfant merveilleux, tant ils étaient charmés de sa sagesse et de ses réponses.

Jésus répondait d'une manière si sublime et d'un air si modeste, il interrogeait à son tour d'une manière si judicieuse, que les prêtres et la foule ne pouvaient se lasser de l'admirer. « Tous ceux qui l'entendaient, dit l'Évangile, étaient immobiles d'étonnement. »

Tous se demandaient l'un à l'autre quel était cet enfant, lorsque

Claudius Jacquand pinx. Imp. Ch. Chardon aine ... Paris Baudran sculp.

JÉSUS RETROUVÉ DANS LE TEMPLE.

J'AI TROUVÉ LE BIEN AIMÉ DE MON ÂME,
JE L'AI TROUVÉ ET JE NE LE QUITTERAI PLUS. CANT. III. 2.

Marie et Joseph s'approchèrent, pleins de joie et d'admiration : de joie, en revoyant celui qu'ils avaient cru perdu à jamais; d'admiration, en le retrouvant l'égal des docteurs de la loi.

Marie, encore tout émue de ses trois jours d'angoisses, lui adresse la parole avec des larmes dans la voix : « Mon fils, lui dit-elle, pourquoi avez-vous agi ainsi avec nous? Votre père et moi, nous vous cherchions fort affligés! »

La réponse de Jésus-Christ a quelque chose de si extraordinaire, dans un enfant de douze ans, que seule elle suffirait à prouver sa divinité :

« Pourquoi me cherchiez-vous, leur dit-il, ne saviez-vous qu'il faut que je m'occupe des choses qui regardent mon père? »

Marie venait de parler de Joseph, son père adoptif, et Jésus, dans sa réponse, parle de son père véritable, qui est Dieu.

« Mais, ajoute l'évangéliste, ils ne comprirent point ce qu'il leur disait. » Ils comprenaient bien que Jésus leur parlait de son Père céleste; mais ils ne comprenaient pas quelles étaient ces affaires dont il devait s'occuper.

Par respect pour cet enfant divin, Marie ne voulut pas le questionner davantage; et, par déférence pour sa Mère, Jésus s'étant levé retourna à Nazareth avec eux.

Marie conservait toutes ces choses au fond du cœur; elle les méditait, elle les gravait dans son âme pour les révéler un jour, lorsqu'il serait temps de les publier.

De toute la vie cachée de Jésus-Christ, des trente années qu'il passa avec Marie dans l'humble maison de Nazareth, l'Evangile ne dit que deux paroles. La première a besoin d'une courte explication :

« Jésus croissait en sagesse, en âge, et en grâce, devant Dieu et devant les hommes. »

Cela signifie, non pas que Jésus avançait en sagesse à mesure qu'il avançait en âge, mais qu'il laissait paraître peu à peu les trésors de sagesse et de grâce, qui étaient en lui dans toute leur plénitude.

La seconde parole de l'évangéliste n'a pas besoin d'explication, mais d'imitation :

« Il était obéissant à Marie et à Joseph. »

Voilà le résumé de toute la vie cachée du Sauveur; elle ne fut pas seulement une vie de travail, comme nous l'avons dit dans le chapitre précédent, elle fut surtout une vie d'obéissance.

Jésus-Christ aurait pu paraître sur la terre dans la force de l'âge, comme Adam; mais il a voulu naître comme les autres enfants des hommes, et grandir peu à peu, pour être le modèle de tous les âges, mais principalement de l'enfance et de la jeunesse.

Aussi ceux qui sont encore aux jours heureux de l'enfance, ceux surtout en qui la jeunesse brille de tout son éclat, doivent chercher à bien comprendre cette parole qui résume toute l'adolescence et la jeunesse du Sauveur.

« Il était soumis à Marie et à Joseph. »

Eh quoi! le Dieu qui règne dans les cieux, à qui seul appartient l'indépendance, obéit à sa créature, non-seulement pendant les premières années de l'enfance, mais encore jusqu'à sa trentième année!

Et qui pourra dire avec quelle joie, avec quelle promptitude il exécutait les moindres ordres, et obéissait aux commandements les plus pénibles! Ses mains qui avaient façonné l'Univers, ne se refusèrent jamais aux plus vils et aux plus obscurs travaux.

C'est par obéissance envers un pauvre artisan, que ce Dieu, qui, d'une parole, avait créé le ciel, fit des charrues à la sueur de son front. Celui dont des millions d'anges forment la cour devint le serviteur de ses esclaves.

Et l'on voit des enfants refuser d'obéir à ceux qui ont veillé sur leur berceau avec une inquiète sollicitude; dont leurs douleurs ont été les douleurs, dont leurs joies ont été les seules joies; à des parents, qui, chaque jour, les comblent de bienfaits et les entourent de soins et de tendresses; à des parents, dont les ordres sont si doux et si faciles, et qui sont pour eux les images vivantes de la puissance et de la providence de Dieu!

Et l'on prétend aimer ses parents! Et l'on prétend être chrétien! Non, non. Celui qui désobéit à ses parents et qui ose dire qu'il les aime, qui ose dire qu'il est chrétien, celui-là est un menteur; car l'enfant qui aime obéit, et l'enfant chrétien imite Jésus-Christ.

Nos philosophes et nos politiques se demandent avec inquiétude pourquoi la société est ébranlée jusque dans ses fondements; pourquoi les liens sacrés de la famille vont chaque jour se relâchant davantage; pourquoi les maisons destinées à l'éducation de la jeunesse ne sont trop souvent pour l'élève ingrat qu'un objet de dégoût ou de haine.

Un œil chrétien en découvre facilement la cause : c'est que, depuis plus d'un demi-siècle, l'enfant n'obéit plus à ses parents; élève, il méprise les ordres de son maître; citoyen, il foule aux pieds les lois de son pays.

Or, une société, où l'on n'obéit pas, ne vit que dans les douleurs d'une longue agonie; semblable au paralytique de l'Évangile, elle demande à grands cris des hommes pour la guérir et la sauver. Les hommes accourent; mais, le plus souvent, ils ne montrent que leur impuissance, parce qu'ils ne savent pas commander; et ils ne savent pas commander, parce que, enfants, ils n'ont pas su obéir.

La désobéissance, voilà la plaie qui ronge notre société jusqu'au cœur. Et voilà pourquoi nous avons laissé un instant l'histoire pour le sermon. On veut être indépendant, on a soif de liberté, on soupire après le moment où tomberont enfin les chaînes de l'esclavage; les enfants veulent être hommes à quinze ans! Malheureuses victimes, qui, semblables à des fleurs hâtives, languissent et meurent bientôt.

Que tous ceux pour qui l'obéissance est difficile accourent entre les bras de la Religion, chercher le remède à de si grands maux. « Jésus-Christ était soumis et obéissant. » Voilà la parole qu'elle ne cessera de leur faire entendre; et, s'il fallait qu'elle ajoutât quelque chose, elle dirait que jamais le bonheur ne s'est assis au foyer domestique dont l'obéissance est bannie; où la mère est obligée de céder à son fils; où le père est forcé d'avoir recours aux menaces et aux châtiments; où l'on reçoit un ordre comme on recevrait une injure; où le front annonce tout aussitôt le mécontentement et l'ennui; et où, quelquefois, les lèvres murmurent d'irrespectueuses paroles!

Il en coûte, nous le savons, aux malheureux enfants d'Adam, pour obéir sans hésitation et sans murmure; mais, qu'ils portent leurs regards sur Jésus soumis, pendant trente années, à sa mère et au pauvre vieillard,

à qui le ciel avait confié son enfance, et ils n'auront plus de peine à obéir, non-seulement à leurs parents, mais encore à leurs maîtres, qui sont les dépositaires de l'autorité paternelle. La vue de Jésus à Nazareth rendra l'obéissance douce et facile.

# XIII

## SÉPARATION DE JÉSUS ET DE MARIE

Quelle gloire pour l'humble Marie d'avoir commandé au Fils de Dieu pendant trente années, et quel bonheur ineffable pour cette tendre Mère d'avoir pu si longtemps vivre sous le même toit avec le Fils de l'Eternel!

En le retrouvant dans le temple de Jérusalem, elle s'était écriée, comme l'épouse des Cantiques : « Je l'ai trouvé, le bien-aimé de mon cœur; je l'ai trouvé, et je ne le quitterai plus. »

Et cependant il fallut le quitter. Il arriva ce moment cruel pour toutes les mères, mais surtout pour Marie, le moment de la séparation. Jésus-Christ allait commencer à s'occuper des choses de son Père céleste, à sortir de sa vie humble et cachée, pour paraître au grand jour, à entrer dans cette vie de prédications et de miracles, de persécutions et de triomphes, qu'on appelle sa vie publique.

Pour accomplir sa grande mission sur la terre, il lui fallut briser les liens les plus chers, et quitter Marie, sa mère.

C'est alors que le glaive de douleur du vieillard Siméon transperça de nouveau le cœur de Marie, lorsqu'après avoir reçu les embrassements de son divin fils, elle resta seule dans sa pauvre chaumière de Nazareth, complétement seule, privée de tout ce qu'elle aimait sur la terre, car déjà Joseph, son époux, lui avait été ravi par la mort.

Cet homme juste et saint, qui avait eu la noble mission de veiller sur l'enfance de Jésus, et sur la jeunesse de Marie, venait d'obtenir la plus belle des récompenses; il était mort entre les bras de Jésus et de Marie, qui l'avaient consolé de leurs douces paroles, qui, de leurs pieuses mains, avaient fermé ses yeux éteints, et enseveli ses membres glacés.

Marie avait perdu son époux, et son fils était perdu pour elle : car, pendant les trois années de la vie publique du Sauveur, depuis son départ de Nazareth jusqu'aux jours de ses souffrances et de sa mort, Marie, d'après l'Evangile, ne le revit que deux fois, à Cana et à Capharnaüm.

Claudius Jacquand pinx.  Imp. Ch. Chardon aîné  Paris  Baudran sculp.

SÉPARATION DE JÉSUS ET DE SA MÈRE.

NE SAVEZ-VOUS PAS QU'IL FAUT QUE JE SOIS OCCUPÉ
DE CE QUI REGARDE MON PÈRE? LUC C II V. 49

# XIV

## LES NOCES DE CANA

C'était au début de la vie publique du Sauveur.

Il venait de recevoir le baptême des mains de saint Jean, son précurseur, sur les bords du Jourdain.

Il venait de passer quarante jours au désert, pour se préparer dans le jeûne et la solitude à prêcher l'Evangile.

De retour au Jourdain, il venait de choisir ses premiers disciples, Jean, fils de Zébédée, André et Pierre, son frère, Philippe et Nathanaël, surnommé Barthélemy, lorsqu'il fut invité à des noces, dans la ville de Cana, en Galilée.

Il s'y rendit aussitôt avec ses nouveaux disciples. C'était, nous dit saint Augustin, pour sanctifier, par sa présence, l'union des époux, pour consacrer la foi conjugale, et élever le mariage jusqu'à la dignité de Sacrement.

Cana, si l'on peut en juger par ses ruines, était une ville d'une assez

grande étendue, située à deux lieues de Nazareth, sur le penchant d'une colline.

Elle n'est plus aujourd'hui qu'un pauvre village où l'on voit encore, près d'un autel presque enfoui dans la terre, deux colonnes brisées, seul reste d'une église bâtie par sainte Hélène, sur l'emplacement de la maison, témoin de ces noces à jamais célèbres par la présence de Jésus-Christ.

Marie, sa mère, assistait aussi à ces noces, où l'époux était son parent. Elle avait été placée non loin de son divin Fils, car, dans les repas de famille, les Juifs ne se soumettaient pas à l'usage ordinaire, qui interdisait aux femmes de s'asseoir à la même table que les hommes.

Tout à coup, l'inquiétude se peint sur le front des époux, qui étaient pauvres, et qui n'avaient peut-être pas prévu le nombre des convives. Le repas n'est qu'à demi commencé, et déjà la provision de vin est épuisée : le maître d'hôtel vient de les en avertir.

A la vue de cet embarras si cruel en pareille circonstance, Marie, qui devait être un jour la consolatrice des afflictions de tout genre, Marie s'émeut de compassion, et, se penchant vers Jésus, elle lui dit cette parole pleine de confiance en la puissance de son Fils : « Ils n'ont plus de vin. »

Et Jésus lui répond une parole presque toujours mal traduite, et toujours mal comprise : « Femme, qu'est-ce que cela fait à vous et à moi ? Mon heure n'est pas encore venue. »

Le mot *femme*, qui, dans nos langues modernes, a quelque chose de dur et de méprisant, était chez les anciens un mot plein de douceur et de dignité. C'était un titre honorifique, que l'on donnait aux reines dans les discours publics, et qui correspond au mot de *dame*.

Ce nom de *femme* était un terme générique qu'Ève avait porté dans les splendeurs du paradis terrestre, que Dieu avait donné à Marie quatre mille ans auparavant, en disant au serpent : « Je placerai une inimitié entre toi et la femme. »

Ce nom de *femme*, Jésus-Christ devait le donner à Marie à l'heure douloureuse de sa mort, et à Madeleine à l'heure solennelle de sa résurrection.

Claudius Jacquand pinx. Imp. Ch. Chardon aine — Paris Baudran sculp.

# CONSOLATRICE DES AFFLIGÉS

JE SUIS LA MÈRE DU PUR AMOUR
ET DE LA SAINTE ESPÉRANCE ECC. 24.24.

Ce mot de *femme* est donc un titre d'honneur et non pas une injure.

La seconde expression est tout aussi facile à justifier que la première.

Cette parole : « Qu'est-ce que cela fait à vous et à moi », veut dire dans son vrai sens : « Nous ne sommes pas les maîtres de la maison, nous ne sommes que des invités, et tous les détails du festin ne regardent ni vous ni moi. »

Enfin la dernière expression : « Mon heure n'est pas encore venue », est une nouvelle preuve de la déférence extrême de Jésus envers Marie.

Jésus-Christ avait destiné ses miracles au soulagement de douleurs plus réelles; il ne voulait les opérer qu'en faveur des malheureux, qui lui demanderaient le pain dans leur faim, la consolation dans leurs douleurs, la guérison dans leurs maladies, la résurrection dans la mort.

Il ne devait jamais les refuser; il devait les prodiguer avec une prodigalité toute divine; mais il ne voulait pas commencer la longue série de ses miracles dans un festin de noces; ce n'était pas encore le moment, ce n'était pas encore l'heure fixée dans les décrets célestes. Et bientôt il va manquer à ces deux résolutions; il va devancer l'heure de sa puissance, pour montrer d'une manière éclatante qu'il ne peut rien refuser à la prière de sa mère.

Enfin, ce qui prouve surabondamment le sens naturel de la réponse du Sauveur, c'est que Marie, loin de regarder sa demande comme rejetée par son Fils, dit aux serviteurs : « Faites tout ce qu'il vous dira. » Elle a donc compris que son désir va être exaucé, et qu'à sa demande Jésus-Christ va faire un miracle en faveur de ces époux dans l'embarras.

Or, il y avait là six urnes de pierre préparées pour les purifications des Juifs, et contenant chacune deux ou trois mesures.

Les Juifs avaient coutume de faire de fréquentes ablutions, surtout avant et après les repas, et il y avait toujours à l'entrée de leurs demeures des urnes destinées à cet usage. Celles de Cana contenaient environ deux ou trois mesures de trente-cinq litres chacune, ce qui fait à peu près cinq cents litres.

Jésus-Christ dit aux serviteurs : « Emplissez d'eau ces urnes. » Et les serviteurs, dociles aux ordres de Jésus et aux recommandations de Marie, les emplirent jusqu'au bord.

On voit encore aujourd'hui, à deux cents pas de la maison des noces, la fontaine où fut puisée l'eau du miracle. Elle est au pied d'une colline, au milieu d'un bosquet d'arbres, et il n'y en a pas d'autre dans tous les environs.

Sur un nouvel ordre du Sauveur, les serviteurs portèrent au maître d'hôtel, c'est-à-dire à celui qui était l'ordonnateur du festin, cette eau que, par sa seule volonté, Jésus-Christ venait de changer en vin, et en vin délicieux.

Car le maître d'hôtel, l'ayant goûté, prit l'époux à part, et lui reprocha doucement d'avoir agi contre la coutume des Juifs : « Partout, lui dit-il, on sert d'abord le bon vin; puis, quand les convives ont bu abondamment, on fait passer celui qui est inférieur. Mais vous, vous avez gardé le bon vin jusqu'à ce moment. »

L'époux fut encore plus étonné que le maître d'hôtel; il se justifia de cette espèce d'accusation, et affirma qu'il avait fait servir dès le commencement son meilleur vin.

Alors les serviteurs furent appelés et interrogés, et ils racontèrent devant tous les convives ce qui était arrivé.

Et tous furent remplis d'admiration et de reconnaissance pour Jésus et Marie : pour Jésus, qui avait opéré ce miracle par sa puissance; pour Marie, qui l'avait obtenu par sa prière.

Ce fut, dit l'Évangile, le premier miracle de Jésus-Christ, celui qui décida la foi de ses disciples en sa divinité, et ce premier miracle, prémices de tant d'autres, fut accordée à Marie, sa mère.

# XV

## MARIE PENDANT LA VIE PUBLIQUE DE J.-C.

Après le miracle de Cana, Jésus-Christ descendit à Capharnaüm avec sa mère, ses frères et ses disciples. Les frères du Sauveur, sur lesquels l'ignorance la plus vulgaire a prétendu élever de misérables objections, étaient ses cousins germains, selon le style des écrivains sacrés et même des auteurs profanes, qui donnaient le nom de frères aux enfants de deux frères et de deux sœurs. Ils étaient au nombre de quatre : Joseph, Jacques-le-Mineur, Judes ou Thaddée, et Simon.

Capharnaüm, où Jésus-Christ devait passer la plus grande partie de sa vie publique, dans la maison de Pierre et d'André, était une petite ville de la Galilée, sur les bords du lac de Génézareth.

Les savants cherchent en vain aujourd'hui l'emplacement de cette ville orgueilleuse et incrédule ; leurs vaines recherches sont une preuve de l'accomplissement fidèle des malédictions portées contre elle par le Sauveur : « Et toi, Capharnaüm, t'élèveras-tu toujours jusqu'au ciel? Tu seras abaissée jusqu'à l'enfer. »

Jésus-Christ ne resta que quelques jours à Capharnaüm avec sa mère, et, jusqu'à la Passion, elle ne revit plus son divin Fils qu'une seule fois, dans une circonstance où les paroles de Jésus-Christ à l'égard de sa mère nous font admirer la sublime résignation de Marie, qui se préparait par degrés aux douleurs du Prétoire et du Calvaire.

Le Sauveur venait de prouver sa divinité par des paroles et par des actes. En présence des Pharisiens, ses ennemis acharnés, il venait de guérir un homme muet et aveugle; il venait de réfuter leurs blasphèmes par une admirable parabole; il venait de prédire, sous l'image du prophète Jonas, sa résurrection future, lorsque tout à coup une femme élevant la voix du milieu de la foule fit entendre, dans son admiration, ces paroles que toutes les générations rediront à la gloire de Marie : « Heureuses les entrailles qui vous ont porté, et les mamelles qui vous ont allaité! »

« Heureux plutôt, répondit Jésus, ceux qui entendent la parole de Dieu et qui la pratiquent. »

Cependant Marie et toute la parenté du Sauveur cherchaient à lui parler, et ne pouvaient parvenir à percer la foule. Alors quelqu'un l'interrompit pour lui dire : « Voilà votre mère et vos frères qui vous demandent. »

Jésus répondit : « Qui est ma mère, et qui sont mes frères? » Puis, étendant la main vers ses disciples, il ajouta : « Voici ma mère et mes frères. Car, quiconque fait la volonté de mon Père qui est dans les Cieux, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère. »

« Par cette parole, dit saint Jean Chrysostome, Jésus-Christ ne désavoue point sa mère, mais il déclare que sa plus ineffable béatitude consiste moins à l'avoir pour fils, qu'à suivre en tout la volonté de Dieu son Père. »

Par cette parole, Jésus-Christ voulait apprendre à Marie et aux âmes généreuses dignes de marcher à sa suite, qu'il faut savoir briser les liens de la nature pour obéir à la voix de la grâce, qui est celle de Dieu.

Mais il ne rabaissait pas sa mère; il ne manquait pas au respect filial, puisque, ajoute encore saint Chrysostome suppléant au silence

Claudius Jacquand pinx. Imp. Ch. Chardon aîné Paris. Baudran sculp.

L'ANGE DU REPENTIR

de l'Evangile, Jésus-Christ termina aussitôt son discours pour aller converser avec Marie qui l'attendait.

Telle est la seule circonstance de la vie publique du Sauveur, où il soit question de Marie dans l'Evangile.

Solitaire et cachée dans l'humble bourgade de Nazareth, elle suivait son divin Fils de ses vœux les plus ardents; de ses mains maternelles elle préparait les vêtements du Sauveur, et surtout cette tunique sans couture que les soldats du Prétoire devaient tirer au sort.

Lorsque Jésus-Christ sème partout sous ses pas les prodiges et les miracles; lorsque la foule court après lui, suspendue aux paroles merveilleuses qui tombent de ses lèvres divines; lorsque, dans son enthousiasme, elle veut le faire roi; lorsque Jésus-Christ se transfigure devant ses plus chers disciples; lorsqu'il entre en triomphe à Jérusalem, aux cris mille fois répétés de : « Hosanna au fils de David! »; lorsqu'il institue le Sacrement de son amour, où est Marie? Cherchons-la, nous ne la trouvons pas.

Jésus-Christ est dans la gloire; Marie toujours plus humble et plus détachée, se tient à l'écart, dans l'obscurité de sa pauvre demeure.

Mais lorsque tout abandonne ce Fils chéri; lorsqu'on l'insulte et qu'on l'outrage; lorsqu'il monte au Calvaire; lorsqu'on l'attache sur un gibet d'ignominie; lorsqu'il meurt au milieu des sarcasmes, des moqueries et des injures, où est Marie? Cherchons-la, nous la trouverons aussitôt.

Jésus-Christ est dans les humiliations; Marie est partout avec lui; elle est au Prétoire; elle est sur le chemin du Calvaire; elle est au pied de la Croix.

# XVI

## MARIE PENDANT LA PASSION DE J.-C.

Souvent on ne voit dans la maternité divine de Marie que le côté glorieux de cet étonnant privilége ; mais, arrivés avec Marie au Prétoire et au Calvaire, en présence de la croix sanglante de son divin fils, il faut bien en considérer le côté douloureux, et reconnaître que les épines ne manquent pas même à la couronne de sa divine maternité.

Jusqu'à sa seizième année, Marie avait coulé sa paisible enfance dans la demeure paternelle ou dans la pieuse solitude du temple de Jérusalem. Inconnue de la terre entière, elle avait trouvé le bonheur dans cette vie si humble et si cachée.

Un jour elle est appelée à la haute prérogative de Mère de Dieu ; mais si ce jour fut la cause de toute sa gloire, il fut aussi le commencement de toutes ses douleurs.

Le Fils de Dieu était venu sur la terre pour y mener une vie d'humiliations et de souffrances, et la mère devait partager le sort du fils.

Aussi la vie de Marie n'est qu'une longue suite d'humiliations et de souffrances, depuis la naissance de Jésus-Christ jusqu'à sa mort.

Repoussée de toutes les hôtelleries, parce que, digne mère d'un Dieu humilié, elle était pauvre, elle fut obligée de se réfugier dans une étable abandonnée, au milieu des animaux, pour donner le jour à celui qui, pendant sa vie publique, n'eut pas une pierre pour reposer sa tête, et qui, à sa naissance, n'eut qu'un peu de paille pour réchauffer ses membres.

Le jour de la Présentation au temple, ce fut une nouvelle humiliation pour Marie, de se voir réduite à l'offrande des pauvres, quand elle était la fille des rois.

Quelle humiliation, et quelles fatigues douloureuses pour Marie, pendant la fuite et le séjour en Egypte!

Quelle cruelle affliction, quelles cruelles angoisses pour Marie, pendant les trois jours où elle crut avoir perdu le divin enfant!

Quelle douleur pour Marie, lorsqu'elle resta seule à Nazareth, après avoir reçu les adieux de son fils, au moment de commencer sa vie publique!

Mais ces déchirements et ces séparations ne sont rien encore, en comparaison de ce qui lui reste à souffrir.

C'est au Prétoire, c'est au Calvaire que Marie va conquérir le titre de Mère de douleur, sous lequel tant de mères l'ont invoquée.

Selon la tradition, Marie était venue à Jérusalem, pour y célébrer la fête de la Pâque, lorsque tout à coup elle apprend que son fils a été trahi par Judas, l'un des apôtres; abandonné par tous les autres; qu'il a été saisi par une troupe furieuse armée d'épées et de bâtons; qu'il a été conduit chez Anne, puis chez Caïphe le grand prêtre, et enfin chez Ponce-Pilate, le gouverneur romain.

On lui révèle sans pitié les horribles secrets de cette nuit du Prétoire, où une soldatesque effrénée vient de lui prodiguer les moqueries, les insultes, les soufflets et les crachats.

Aussitôt elle court, elle vole, elle arrive non loin du Prétoire, à travers la foule en délire qui s'écrie : « Barrabas, Barrabas! — Crucifiez-le, cru-

Claudius Jacquand pinx. Imp. Ch. Chardon aîne — Paris. Baudran sc.

PORTE DU CIEL

cifiez-le! » — Elle entend son divin fils mis au-dessous d'un voleur et d'un meurtrier.

Elle-même, une femme, une mère, on l'insulte, on l'outrage! « La voilà, s'écrie-t-on de toutes parts, la voilà, la mère de ce séducteur, de cet impie, de ce blasphémateur! » Et on la montre du doigt.

Mais cette femme courageuse ne se laisse pas abattre sous le poids de tant d'opprobres; elle s'approche de Jésus, et aperçoit sur son front une couronne d'épines, à sa main, un roseau ensanglanté, sur ses épaules, un lambeau d'écarlate. Elle veut approcher plus près encore, mais on la repousse avec mépris. Hélas! on ne l'a pas repoussée assez loin pour que ses yeux ne puissent voir le sang couler pendant le cruel supplice de la flagellation, pour que ses oreilles ne puissent entendre les milliers de coups qui trouvent tous un douloureux écho dans son cœur maternel.

# XVII

## MARIE AU CALVAIRE

Marie ne peut se décider à fuir un si horrible spectacle; elle ne veut pas s'éloigner. Résolue à boire le calice de douleurs jusqu'à la lie, elle veut suivre Jésus-Christ, monter au Calvaire avec lui, à la trace de ce sang, qui est le sien.

Elle veut le contempler sous le pesant fardeau qui l'accable et le fait tomber jusqu'à trois fois, dans cette voie douloureuse, dont les tristes étapes sont encore indiquées aujourd'hui à la pieuse curiosité des fidèles.

Elle cherche à se trouver face à face avec lui, et réussit enfin à le rencontrer au détour d'une route, où la piété, guidée par la tradition, a élevé une église, en souvenir de sa douleur.

Pour être la Mère de Dieu, et pour devenir la Mère des hommes, il fallait que Marie fût Mère de douleur.

Un peintre célèbre de l'antiquité païenne fut chargé de représenter la douleur d'un père, témoin forcé de la mort sanglante de son unique

enfant; mais, désespérant de jamais égaler une pareille douleur, il jeta un voile sur le visage de ce père inconsolable.

Il faut aussi jeter un voile sur la douleur de Marie assistant aux apprêts du supplice et à la mort même de l'unique fruit de ses chastes entrailles.

Elle entend les coups de marteau qui tombent, se lèvent et retombent sur les pieds et les mains du Sauveur, pour le clouer à un gibet infâme; puis elle contemple ce corps défiguré suspendu dans les airs.

La voilà, cette Mère admirable, debout au pied de la Croix, arrosée du sang qui tombe goutte à goutte des membres transpercés de son divin fils.

Elle n'entend plus les cris des bourreaux qui s'écrient, en joignant l'insulte au blasphème : « Descends maintenant de la Croix et nous croirons en toi. »

Elle n'entend plus les paroles du mauvais larron, qui mêle ses sarcasmes aux outrages de la foule aveugle et ingrate.

Elle ne voit plus, ni Marie Magdeleine, ni Marie mère de Jacques et de Joseph, ni la mère des fils de Zébédée, toutes ces saintes femmes qui sont là, près d'elle, pour compâtir à ses souffrances et à celles de son fils.

Elle ne voit plus saint Jean, le disciple chéri du Sauveur, le seul qui lui soit demeuré fidèle jusqu'à la mort.

Abîmée dans sa douleur, elle n'entend plus rien, elle ne voit plus rien. Et cependant son regard morne et ses lèvres décolorées semblent dire : « O vous tous qui passez par le chemin, arrêtez-vous, et voyez s'il est une douleur pareille à ma douleur. »

Depuis la sixième heure, l'univers est plongé dans d'épaisses ténèbres; car le soleil a voilé son radieux visage pour ne pas éclairer le plus grand des forfaits qui ait souillé la terre.

La neuvième heure va bientôt sonner. Le moment solennel est arrivé, où Marie doit devenir la Mère du genre humain tout entier, mais à une condition, c'est que, nouvel Abraham, elle consentira au sacrifice de son fils unique, de son fils chéri.

Et Marie consent à la mort de Jésus-Christ, par amour pour les hommes, et afin de coopérer ainsi au grand mystère de la Rédemption

Claudius Jacquand pinx. Imp. Ch. Chardon aîné Paris Baudran sculp.

LA MÈRE DE DOULEUR.

O VOUS TOUS QUI PASSEZ.. REGARDEZ ET VOYEZ
S'IL EST UNE DOULEUR COMME MA DOULEUR. JEREM. LAMENT. C.I.V.12.

du monde. Notre naissance spirituelle touche à la mort de Jésus-Christ; notre berceau touche à sa tombe.

Du sein des ténèbres, une voix se fait entendre pour la troisième fois; c'est celle du Sauveur attaché aux bras sanglants de la Croix, entre lesquels il va bientôt exhaler son dernier soupir.

Déjà il a imploré son Père pour lui demander le pardon de ses bourreaux : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font! »

Déjà il a promis le Ciel au larron pénitent, et il lui a dit cette douce parole : « Aujourd'hui même vous serez avec moi dans le Paradis. »

Tout à coup, après avoir songé à ses bourreaux et à son compagnon de supplice, il laisse tomber ses regards sur Marie, et, selon l'expression de saint Ambroise, il interrompt la grande affaire du salut du monde, il diffère de la consommer, pour donner à sa Mère une dernière marque d'honneur et d'amour.

Il aperçoit saint Jean au pied de la Croix, et, le montrant à sa Mère d'un regard mourant : « Femme, lui dit-il, voilà votre fils! »

Je vais quitter la terre, semble-t-il lui dire par cette parole, mais je ne vous abandonnerai pas. Je vous donne un autre moi-même, un autre fils; c'est l'ami de mon cœur, c'est celui que j'ai le plus aimé parmi les enfants des hommes.

Quel échange pour Marie, s'écrie un Père de l'Église! Au lieu du fils de la nature, le fils de l'adoption! Le disciple à la place du maître! La créature à la place du créateur!

Se tournant ensuite vers saint Jean, Jésus-Christ ajouta en lui montrant Marie : « Voilà votre Mère! »

Une des grandes lois de l'amitié, c'est de léguer à son ami ses biens les plus chers. En léguant sa Mère à saint Jean, son disciple chéri, il lui lègue plus que tous les trésors du monde.

Je n'ai plus rien, semble-t-il dire à cet ami fidèle; les bourreaux m'ont tout enlevé, jusqu'à mes vêtements qu'ils viennent de se partager sous mes yeux. Mais il me reste une mère, et la tendresse d'une mère, rien ne saurait la ravir. Or cette mère, qui était la mienne, je vous la donne; elle va devenir la vôtre; elle aura désormais pour vous la tendresse qu'elle avait pour moi.

Selon l'interprétation de tous les Pères de l'Église, saint Jean au pied de la Croix représentait tous les hommes, et en lui donnant Marie pour mère, Jésus-Christ la donnait pour mère à tous les hommes.

Dès cet instant, Dieu mettait au cœur de Marie, pour ses nouveaux enfants, des sentiments de Mère, c'est-à-dire une tendresse et un amour que les mères seules peuvent comprendre.

Et, s'il est vrai, ce qui est d'expérience, que plus un enfant a coûté de douleurs à sa mère, plus aussi il lui est cher, combien les Chrétiens doivent-ils être chers à Marie, puisqu'elle les a enfantés sur le Calvaire, au prix de son divin fils.

Jésus-Christ vient de terminer son testament en faisant aux hommes un legs magnifique. Mais alors commence son agonie, la plus cruelle de toutes les agonies, et, dans l'excès de sa douleur, il laisse échapper cette parole si dure à entendre pour le cœur de Marie : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi donc m'avez-vous abandonné? »

Oh! moi, je ne l'ai pas abandonné, devait se dire en elle-même cette Mère admirable.

Et lorsque Jésus-Christ, en proie au supplice de la soif la plus ardente, s'écria : « J'ai soif! » elle aurait voulu, comme aux jours de son enfance, étancher cette soif divine.

Mais quel coup de poignard, pour ce cœur maternel, lorsque bientôt après retentit cette parole, qui annonçait le moment suprême : « Tout est consommé »!

Aussitôt, Marie entend un grand cri; elle regarde; hélas! que voit-elle? La tête de son divin fils s'incline; ses lèvres décolorées murmurent la dernière parole : « Mon Père, je remets mon âme entre vos mains! » Et il expire!

En vain les saintes femmes veulent arracher Marie à cet horrible spectacle; elle s'attache au pied de la Croix, et y demeure dans la douleur et les larmes.

La Passion du Sauveur est terminée, mais celle de la Mère des douleurs ne l'est pas encore. Toutes les prophéties sont accomplies à l'égard de Jésus-Christ, mais la prophétie de Siméon à l'égard de Marie ne l'est pas encore complétement.

Elle ne vit, à la lettre, le glaive prédit par le saint vieillard, que dans la lance cruelle qu'un barbare soldat plongea dans le côté du Sauveur, et qui en fit jaillir du sang mêlé d'eau. La lance qui perça le côté de Jésus-Christ transperça l'âme de sa sainte Mère.

Il y eut cependant pour Marie une amertume qui ne fut pas sans douceur. Lorsqu'on détacha et qu'on descendit Jésus-Christ de la Croix, elle eut la triste consolation de recevoir entre ses bras le corps inanimé de son divin fils. Elle put lui ôter cette couronne d'épines si douloureuse et si dérisoire; elle put étancher le sang qui coulait encore des blessures de ses pieds, de ses mains et de son côté; elle put coller ses lèvres sur ce visage meurtri, et l'arroser de ses larmes.

Ce ne fut pas sans difficultés et sans efforts qu'on parvint à lui enlever le corps de Jésus-Christ, pour l'ensevelir et le déposer dans le tombeau.

# XVIII

## MARIE DEPUIS LA RÉSURRECTION JUSQU'A L'ASCENSION

« Reine des Cieux, réjouissez-vous! » Telle est l'hymne de joie que l'Eglise entonne à l'aurore de la fête de Pâques, et qu'elle redit plusieurs fois le jour jusqu'à la fête de la Pentecôte.

Mais pourquoi l'Eglise invite-t-elle Marie à la joie et à l'allégresse trois jours après la mort de son divin fils? La suite de ce joyeux cantique en donne aussitôt la raison.

« Réjouissez-vous, Reine des Cieux! car celui dont vous avez mérité d'être la mère est ressuscité, comme il l'avait annoncé. »

Il est ressuscité! Ce mot, qui est pour l'Eglise sa plus grande force, fut pour Marie sa plus grande joie.

Le matin du troisième jour, de ce tombeau scellé par la haine de la synagogue, et gardé par des soldats armés, tout à coup la lourde pierre

se soulève et se renverse; un grand bruit se fait entendre, et Jésus-Christ sort glorieux du sépulcre, vainqueur de la mort et de l'enfer.

Les soldats, morts d'effroi, ne se relèvent que pour voler à Jérusalem, annoncer aux Pharisiens consternés la résurrection de Jésus-Christ, ce miracle le plus étonnant et le plus attesté de tous les miracles.

Non-seulement Jésus-Christ est ressuscité, mais il avait annoncé sa résurrection; double preuve de sa divinité; car Dieu seul est le maître de la vie, et Dieu seul est le maître de l'avenir.

Jésus-Christ avait dit aux Juifs: « Ce peuple incrédule demande des miracles, et il ne lui en sera pas donné d'autre que celui de Jonas. De même que ce prophète est resté trois jours et trois nuits dans les entrailles d'un grand poisson, de même le Fils de l'homme doit demeurer trois jours et trois nuits dans le sein de la terre. »

Jésus-Christ avait dit aux Juifs en parlant de son corps : « Détruisez ce temple, et moi je le rebâtirai en trois jours. » C'est-à-dire : Tuez ce corps, et trois jours après je lui rendrai la vie.

Les Juifs le savaient bien; car à peine a-t-il expiré, qu'aussitôt ils viennent demander des gardes pour surveiller sa tombe, « parce que disent-ils à Pilate, ce séducteur a dit pendant sa vie : Je ressusciterai trois jours après ma mort. »

Marie le savait aussi, et, dès le matin du troisième jour, prévenant le lever de l'aurore, elle arrivait, avec ses pieuses compagnes, sur le tombeau du Sauveur.

Jésus-Christ ressuscité apparut aussitôt à Marie-Madeleine, aux saintes femmes, et en fit les premiers apôtres de sa résurrection. Il apparut aux disciples d'Emmaüs; il apparut deux fois aux apôtres réunis dans le cénacle; il apparut à ses disciples pendant quarante jours.

L'Evangile le dit expressément, mais il ne dit pas que Jésus-Christ apparut à sa mère. Ce silence de l'Evangile, qui semble étonner au premier abord, s'explique d'un seul mot.

Toutes les apparitions racontées dans nos saints livres sont en rapport direct, ou bien avec l'apostolat de la résurrection, ou bien avec la fondation de l'Eglise, l'unique pensée de Jésus-Christ ressuscité.

Marie-Madeleine et les saintes femmes doivent annoncer la résurrec-

Claudius Jacquand pinx. Imp. Ch. Chardon aîné Paris Baudran sc.

SECOURS DES INFIRMES

tion ; Pierre et les apôtres doivent fonder son Eglise. Les faveurs personnelles du Sauveur ne sont plus du domaine de l'Evangile, et ne tombent plus sous le récit des Evangélistes.

Du reste, la tradition universelle, attestée au IV^e^ siècle par le témoignage de saint Ambroise, l'éloquent archevêque de Milan, la tradition supplée au silence des Ecritures.

La tradition de toute l'Eglise est unanime à croire que la première apparition de Jésus fut pour Marie sa mère, et l'on montre encore aujourd'hui un autel, élevé à l'endroit même où eut lieu cette touchante rencontre du fils et de la mère, qu'aucune langue humaine ne saurait dépeindre.

Pendant les quarante jours qui suivirent sa résurrection, Jésus-Christ apparut souvent à sa mère, pour la consoler, comme il apparaissait à ses apôtres, pour les confirmer dans leur foi. C'est encore la tradition qui nous l'apprend, car l'Evangile garde toujours le même silence sur la Mère du Sauveur ressuscité.

L'Evangile ne dit pas non plus si, le jour de l'Ascension, Marie était avec les disciples, qui accompagnèrent le Sauveur à la montagne des Oliviers ; si elle entendit les solennelles paroles qu'il adressa aux apôtres ; si elle reçut ses derniers adieux et ses dernières bénédictions ; si elle le vit disparaître à ses regards et remonter vers les cieux ; si les anges, qui vinrent annoncer le dernier avénement du Sauveur, ne furent pas chargés de consoler cette mère affligée, perdant une seconde fois ce fils si tendrement aimé.

L'Evangile est muet, la tradition silencieuse ; mais la piété peut dire que, si l'Ascension fut pour Jésus-Christ le comble de la gloire, elle fut pour sa mère le comble des douleurs.

# XIX

## MARIE LE JOUR DE LA PENTECOTE

Avant de quitter ses apôtres, Jésus-Christ leur avait solennellement imposé la sublime mission de convertir l'univers. « Toute puissance m'a été donnée au Ciel et sur la Terre, avait-il dit; allez donc, enseignez toutes les nations; baptisez-les au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, et apprenez-leur à observer tout ce que je vous ai commandé.

Il leur avait promis de ne pas les laisser orphelins, mais de demeurer avec eux jusqu'à la consommation des siècles. »

A cette magnifique promesse il en avait ajouté une autre, c'était de leur envoyer l'Esprit saint; l'Esprit consolateur, qui devait les consoler; l'Esprit de lumière, qui devait les éclairer; l'Esprit de vérité, qui devait les instruire de toute vérité.

Enfin, il leur avait recommandé de rester à Jérusalem jusqu'à ce qu'ils aient été revêtus de la vertu d'en haut, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'ils aient reçu la force du Saint-Esprit.

Dociles à cette dernière recommandation de leur divin Maître, les apôtres, après l'avoir vu monter aux cieux, descendirent la montagne des Oliviers, et rentrèrent dans Jérusalem.

Ils se rendirent tous au Cénacle. Cette maison, témoin de l'institution de la sainte Eucharistie et de la descente du Saint-Esprit, fut transformée plus tard en une église, qui fut elle-même convertie en une mosquée, où les Chrétiens ne peuvent que rarement pénétrer.

Les apôtres n'étaient pas seuls dans le Cénacle; il y avait les saintes femmes, fidèles compagnes du Sauveur, et, comme pour le remplacer, comme pour présider à la naissance de l'Eglise, il y avait aussi Marie sa mère.

Là, pendant dix jours, les apôtres vécurent avec Marie, persévérant avec elle dans la prière, et attendant l'accomplissement des promesses du divin Maître.

Le dixième jour, les Juifs célébraient la fête de la Pentecôte, c'est-à-dire l'anniversaire du jour à jamais mémorable où Dieu avait donné la loi sur le mont Sinaï, au milieu des tonnerres et des éclairs. Comme pour la fête de Pâque, ils s'étaient rendus en grand nombre à Jérusalem, ne soupçonnant pas le grand événement auquel ils allaient assister.

Tout à coup, vers la troisième heure du jour, un grand bruit, semblable à un vent impétueux, se fit entendre, et remplit tout le Cénacle, où Marie était en prière avec les apôtres.

La maison semble ébranlée dans ses fondements; mais les apôtres inquiets se rassurent, en voyant apparaître un feu céleste, qui se divise et vient se reposer, en forme de langues, sur la tête de chacun d'eux.

C'était le Saint-Esprit qui avait pris cette forme, image éloquente de l'intelligence qu'il mettait dans leur esprit, pour comprendre la doctrine de Jésus-Christ, et du zèle ardent qu'il mettait dans leur cœur, pour l'annoncer à tous les peuples du monde.

Marie reçut aussi le Saint-Esprit dans le Cénacle; et même, selon une pieuse tradition, le Saint-Esprit descendit sur elle avant de se répandre sur les apôtres.

L'Esprit-Saint était descendu en Marie au jour de l'Incarnation, et

Claudius Jacquand pinx. Imp. Ch. Chardon aîné ..... Paris. Baudran sc.

L'ANGE DES CONSOLATIONS

ne l'avait pas quittée un seul instant; mais, au jour de la Pentecôte, il vint en elle avec toute sa plénitude. Par sa vertu féconde, Marie était devenue mère de Dieu; par sa vertu puissante, elle deviendra mère des hommes. Par lui, Marie a donné naissance au Fils de Dieu; par lui, elle donnera naissance à l'Eglise, sa fille chérie.

# XX

## MORT DE LA SAINTE VIERGE

Privée de celui qui faisait sa vie, Marie, après l'Ascension de Jésus-Christ, aurait voulu mourir, pour se réunir à lui dans les Cieux. Mais elle était nécessaire à la propagation de la foi, et au bien de l'Eglise naissante. Aussi elle ne quitta pas les Apôtres un seul instant; elle se renferma avec eux dans le Cénacle, et, comme eux, elle reçut le Saint-Esprit, le jour de la Pentecôte.

Mais, lorsque ces généreux soldats de Jésus-Christ se furent partagé la conquête du monde; lorsqu'ils remplirent l'univers du bruit de leur parole et de leurs miracles; lorsqu'à leur voix tous les peuples reconnurent la divinité du Sauveur, loin de revendiquer pour elle-même une partie de cette gloire, Marie vécut dans la solitude et la retraite.

Elle habita avec saint Jean, à qui son divin Fils l'avait léguée sur la Croix, et, pendant onze ans, demeura avec lui à Jérusalem, dans

une maison attenante au Cénacle, qui devint plus tard une église chère aux fidèles.

Là, son unique occupation, son unique consolation, était de parcourir sans cesse tous les endroits consacrés par les miracles, les souffrances et la mort de son fils.

En l'an 44, Marie se retira avec saint Jean à Ephèse, dans l'Asie Mineure. Elle y vécut comme à Jérusalem, dans la retraite, la prière, et les bonnes œuvres.

Elle fut l'oracle des Apôtres et des Evangélistes, à qui elle racontait les merveilles de la naissance de son fils. Mais, en échange, Marie exigea de leur part un silence complet sur elle-même, et c'est encore son humilité qui nous priva de détails si précieux, et qui condamna toujours à la brièveté ceux qui voulurent raconter l'histoire de sa vie.

Enfin arriva le jour si ardemment désiré, si longtemps attendu, où Marie allait se réunir à l'objet de son amour.

Elle en fut, dit-on, avertie par un ange, et manifesta à saint Jean le désir de mourir où était mort son divin fils.

On quitta donc Ephèse, et on se rendit à Jérusalem, où le bruit se répandit bientôt que la Mère de Jésus allait mourir.

Elle avait choisi pour demeure le Cénacle, où se rassemblèrent les apôtres, les disciples et les saintes femmes.

Tous se rangèrent autour du lit où reposait Marie ; quoique âgée de soixante-douze ans, ou du moins de soixante-deux ans, selon quelques traditions, elle n'avait pas les rides et les infirmités de la vieillesse, suites du péché originel, dont cette Vierge immaculée était exempte.

Les flambeaux et les lampes étaient allumés; un religieux silence régnait dans cette grande salle du Cénacle, déjà témoin de tant de merveilles.

Tout à coup, Marie se soulève sur sa couche. Elle vient d'apercevoir le disciple bien-aimé, tenant entre ses mains l'hostie consacrée, devenue le corps et le sang de Jésus-Christ.

Saint Jean s'approche, et, montrant à Marie la sainte victime, il lui redit, dans un autre sens, la parole suprême du Calvaire : « Voilà votre fils! »

Claudius Jacquand pinx. Imp. Ch. Chardon aîné — Paris Baudran sculp.

# LA MORT DE LA VIERGE.

JÉSUS-CHRIST EST MA VIE
ET MOURIR M'EST UN BIEN AUX PHILIPP. C. I. V. 21.

« Oh! oui, s'écrie Marie; je le reconnais à la fraction du pain; c'est lui qui a si souvent reposé sur mon cœur et entre mes bras, et qui bientôt va me recevoir sur son cœur et entre ses bras! »

Alors on entendit, au milieu des larmes et des sanglots, les adieux de la Mère du Sauveur, qui encourageait et bénissait les chefs de l'Eglise naissante.

Puis, après avoir entonné un cantique d'action de grâces, elle entra dans une sublime extase; elle vit le Ciel qui s'entr'ouvrait; elle vit les anges qui s'approchaient; elle vit Jésus-Christ qui venait lui-même à sa rencontre. « Jésus-Christ est ma vie, semblait-elle dire alors; et pour moi, mourir est un bien! » Et, dans un élan d'amour, son âme s'envola vers les Cieux, pour y retrouver son divin fils.

Marie était morte, ou plutôt non; il faut laisser cette douloureuse expression; car on ne peut employer un mot si dur pour une fin si douce. Aussi la liturgie romaine appelle ce dernier moment de Marie sur la terre : « Sommeil de la bienheureuse Vierge Marie. »

# XXI

## ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE

Comme son divin fils, Marie avait dû mourir; mais, comme lui aussi, elle ne devait pas être la proie du tombeau. Comme lui, elle devait descendre dans la tombe, mais, comme lui, elle devait en sortir glorieuse et triomphante.

On voit encore aujourd'hui, dans la vallée de Josaphat, en face du jardin de Gethsémani, le tombeau où fut déposée la Mère du Sauveur, et au-dessus duquel on éleva plus tard une église.

Trois jours après la mort de Marie, les apôtres, qui l'avaient eux-mêmes portée en grande pompe à sa dernière demeure, voulurent contempler une dernière fois l'auguste visage de la Mère de Dieu.

On enleva donc la lourde pierre qui fermait le sépulcre, mais, comme celui de Jésus-Christ, il était vide, et ne renfermait, selon une antique tradition, qu'une ceinture et un suaire de lin, étendus sur des fleurs demeurées fraîches.

Le corps de Marie n'y était plus, et les apôtres en conclurent que Jésus-Christ l'avait ressuscitée et fait transporter au Ciel par ses anges.

La tradition de l'Eglise sur ce point est aussi ancienne qu'unanime, et, dès le IVe siècle, on célébrait la fête de l'Assomption, en mémoire de ce moment glorieux pour Marie, où elle fut arrachée au tombeau, et enlevée dans les Cieux.

L'entrée triomphante de Marie dans le Ciel fit tressaillir tous les habitants de la sainte Jérusalem, dont elle devenait la reine.

« Quelle est celle-ci, dut alors s'écrier Ève, la mère du genre humain, quelle est celle-ci, qui s'élève du désert de la vie? C'est la véritable Ève, la véritable mère de l'humanité, qui a rendu la vie au monde, en réconciliant la créature avec son créateur. »

Abraham reconnaît en Marie cette Sara, qui devait enfanter par miracle le véritable Isaac, le véritable sauveur d'Israël.

L'antique Jacob voit à son tour, en Marie, cette échelle mystérieuse qui unit la terre au ciel. Il voit en elle cette étoile merveilleuse que le Tout-Puissant devait donner au monde, comme un gage assuré de son éternelle alliance.

Le peuple choisi s'incline devant cette autre Judith, qui l'a délivré d'un joug odieux et tyrannique, et il fait retentir le ciel de ce sublime cantique : « Vous êtes la gloire de Jérusalem! Vous êtes la joie d'Israël! Vous êtes l'honneur de notre peuple! Vous avez écrasé la tête de l'antique serpent, notre ennemi! »

David trouve une hymne d'amour pour cette fille glorieuse, issue de son sang le plus noble et le plus pur. « Cette reine, s'écrie-t-il, est assise auprès du grand roi ; ses vêtements surpassent l'éclat des astres du firmament, et une admirable variété lui sert de parure. »

Salomon continue le chant de David, son père : « Elle est belle et sans tache celle que le Seigneur aime. Elle a la douceur de la colombe, et la pureté du lis de la vallée. Elle est élevée comme le soleil, et magnifique comme l'astre des nuits. Elle est forte et puissante comme une armée qui marche au combat! »

Les Prophètes s'unissent aux Patriarches et aux Rois, pour chanter la grandeur de Marie.

Isaïe, qui l'avait aperçue dans le lointain des âges, s'écrie avec ravissement : « La voici cette Vierge qui devait concevoir et enfanter l'Emmanuel. »

Ezéchiel reconnaît en Marie cette porte close par laquelle personne n'est jamais entré ni sorti, puisque c'est par elle qu'est entré le Dieu des batailles.

Tous voient en Marie, et cette Esther, qui sauva son peuple, et cette Débora, qui fut l'appui d'Israël, et cette Mère des Machabées, qui sacrifia les enfants de sa tendresse au zèle de la loi.

On n'entend plus dans les cieux qu'un seul et unique refrain : « Gloire et amour à cette fille de Juda que Dieu nous donne pour reine! Amour et gloire à jamais à la mère de l'Éternel! »

Les anges viennent entourer le trône de cette Vierge qu'ils proclament aussi leur reine.

A l'armée des anges se joint la troupe sainte des Pontifes, des Confesseurs, des Martyrs et des Vierges, pour célébrer la gloire de Marie.

L'auguste Trinité elle-même veut contribuer à ce magnifique triomphe. L'Esprit-Saint contemple dans cette Vierge son épouse chérie; le Fils de Dieu s'incline devant cette mère admirable, et Dieu le Père l'appelle sa Fille bien-aimée.

Il la place ensuite sur un trône élevé, pose sur son front une couronne brillante, lui communique quelque chose de sa grandeur et de sa puissance, et veut que tout ce qui n'est pas Dieu tombe désormais à ses pieds.

Non-seulement depuis sa glorieuse Assomption Marie est la reine du Ciel, elle est aussi la reine de la Terre, et les hommes la proclament à l'envi leur protectrice, leur avocate et leur reine.

Depuis dix-huit siècles, tous les peuples catholiques se sont plu à lui élever des autels et des trônes auprès du tabernacle et du trône de son divin Fils.

Sur la terre comme au ciel, Marie ne voit au-dessus d'elle que Dieu seul. L'Eglise a pour elle un culte spécial, qui est bien au-dessous de l'adoration rendue à Dieu seul, mais qui est bien au-dessus de la vénération et des honneurs rendus aux saints.

Qui dira le nombre des temples et des autels élevés à Marie? Qui a pu visiter tous les lieux de pèlerinages célèbres par ses bienfaits? Qui comptera ses confréries, ses images, ses médailles et ses bannières?

Qui dira les mille millions de prières qui montent sans cesse aux pieds de cette Vierge incomparable, et les mille millions de chrétiens qui ont voulu porter son doux nom?

Qui dira les villages, les hameaux, les cités, les royaumes, les empires qui ont voulu la prendre pour protectrice, et pour reine plus spéciale encore?

Notre patrie, la première par la civilisation, par le génie, par toutes les gloires de la paix et de la guerre, fut aussi la première par sa dévotion à la sainte Vierge.

Il y a plus de deux cents ans, par la bouche de Louis XIII, un de ses rois les plus chrétiens, elle voulut reconnaître solennellement la Mère de Dieu pour la reine de la France.

Pour conserver le souvenir de cette consécration mémorable, il établit, en 1638, une procession solennelle, qui devait avoir lieu le jour de l'Assomption, et à laquelle le roi voulut lui-même assister.

Interrompue pendant les orages de la révolution, cette belle cérémonie fut rétablie, dès les premières années du règne de l'Empereur Napoléon. Ce grand prince, par une touchante délicatesse, rattacha la fête de son patron à celle de l'Assomption, comme s'il ne voulait pas avoir d'autre fête que celle de Marie, qui était la fête de la France.

O Marie, en terminant ces quelques pages écrites à votre gloire, je me sens pressé de vous adresser une prière pour cette France, dont vous êtes la patronne et la reine.

Je ne vous demande pas pour ma patrie qu'elle soit toujours la première par la gloire, par le génie, par les grandes et pacifiques conquêtes de la science et de l'industrie. Oh non, je ne vous le demande pas, car j'en suis sûr, elle le sera toujours.

Mais ce que je vous demande de toute l'ardeur de mon âme, c'est qu'elle soit toujours la première des nations par sa foi et sa piété ; c'est qu'elle soit toujours la fille aînée de l'Eglise ; c'est qu'elle ne dégénère

pas de l'antique ferveur de ses pères ; c'est que vous inoculiez, dans les veines de nos jeunes générations, une goutte de cette foi robuste, sans laquelle elles ne sauraient échapper à l'horrible plaie du scepticisme, qui est la laideur et la mort des sociétés.

O Marie, protégez-les, afin qu'en cherchant à embellir leur vie, elles cherchent surtout à embellir leur âme ; afin qu'en cherchant les biens périssables de la terre, elles cherchent surtout les biens éternels des Cieux.

O Marie, obtenez de votre divin Fils, par votre intercession toute puissante, que nous entrions tous un jour dans cette véritable patrie des Cieux, où vous régnez, pour vous contempler, vous aimer et vous bénir pendant toute l'éternité.

FIN

PENSÉES SUR LA SAINTE VIERGE.

PENSÉES SUR LA SAINTE VIERGE.

PENSÉES SUR LA SAINTE VIERGE.

PENSÉES SUR LA SAINTE VIERGE.

# TABLE DES MATIÈRES


PRÉFACE . . . . . 5
I..... Immaculée Conception de Marie. . . . . 9
II..... Naissance de Marie . . . . . 15
III.... Enfance et jeunesse de Marie. . . . . 17
IV..... Mariage de la sainte Vierge. . . . . 21
V..... L'Annonciation . . . . . 23
VI..... La Visitation . . . . . 27
VII.... Marie à Bethléem . . . . . 33
VIII... Adoration des Bergers et des Mages. . . . . 37
IX.... Purification de la sainte Vierge et présentation de Jésus-Christ. . . . . 41
X..... Fuite en Égypte . . . . . 45
XI.... Marie à Nazareth . . . . . 49
XII.... Jésus retrouvé dans le Temple . . . . . 53
XIII.. Séparation de Jésus et de Marie. . . . . 59
XIV... Les Noces de Cana . . . . . 61
XV.... Marie pendant la vie publique de Jésus-Christ . . . . . 65
XVI... Marie pendant la Passion de Jésus-Christ. . . . . 69
XVII.. Marie au Calvaire . . . . . 73
XVIII. Marie depuis la Résurrection jusqu'à l'Ascension de Jésus-Christ. . . . . 79
XIX... Marie le jour de la Pentecôte. . . . . 83
XX.... Mort de la sainte Vierge . . . . . 87
XXI... Assomption de la sainte Vierge. . . . . 91

# TABLE DES GRAVURES


1. Miroir de justice.
2. Étoile du matin.
3. Sainte Anne instruisant la sainte Vierge.
4. Rose mystérieuse.
5. L'Ange de l'Espérance.
6. Marie visite sainte Élisabeth.
7. Arche d'alliance.
8. Maison d'or.
9. Refuge des pécheurs.
10. La fuite en Égypte.
11. Les premiers pas de Jésus.
12. Jésus retrouvé dans le temple.
13. Séparation de Jésus et de Marie.
14. Consolatrice des affligés.
15. L'Ange du repentir.
16. Porte du ciel.
17. Marie au calvaire.
18. Secours des infirmes.
19. L'Ange des consolations.
20. La mort de la sainte Vierge.
21. Couronnement de la sainte Vierge



Paris. — Imprimerie de E. MARTINET, rue Mignon, 2.

MUSEO NACIONAL
DEL **PRADO**
**Histoire illustrée**
**de la Vierge**
**Mad/815**
1073845